

AVERTISSEMENT

Ce texte est la retranscription d'un cours oral professé par Eric Blondel à La Sorbonne, Paris I, pour l'agrégation de philosophie.

DOCUMENT RÉALISÉ AVEC LA GRACIEUSE PARTICIPATION DE
JEAN-MARIE BRUN ET AGNÈS CONVERT

Philopsis éditions numériques

<http://www.philopsis.fr>

philopsis

Les textes publiés sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite.

© Éric Blondel - Philopsis 2007

INTRODUCTION

1. LA RÈGLE DE BASE : LE TEXTE, RIEN QUE LE TEXTE !

Il convient de lire Nietzsche avec **l'attention d'un philologue** pour tirer profit de ce qu'il a écrit. Il ne faut pas plaquer sur cette lecture de notions préétablies.

Chez Nietzsche, il n'y a pas d'homogénéité systématique entre une doctrine générale nietzschéenne et le contenu de tel ou tel texte.

Il n'y a **pas de système** de Nietzsche. Il n'y a pas de savoir portant sur une doctrine de Nietzsche qui permettrait de manipuler telle ou telle clef pour expliquer un texte donné. On risque souvent d'importer dans un texte de Nietzsche une notion qui ne s'y trouve pas, par exemple : la volonté de puissance ou l'éternel retour de l'identique, la décadence, la morale, la métaphysique, etc. L'expression "volonté de puissance" – pour ne citer qu'elle – est apparue tardivement dans les textes de Nietzsche puis elle a disparu. Ce n'est donc pas la peine de forcer un texte pour introduire ce concept à tout prix, pour tenter d'en comprendre un passage.

Il est parfois difficile de se défaire de réflexes, de l'aide d'un certain nombre de clés prétendument utiles et, par là, de s'empêcher de faire pression sur le texte.

Il faut considérer chaque texte de Nietzsche dans sa singularité.

Mais on peut **découvrir** un certain nombre de **repères qui ne font pas système**. Ces repères permettent de s'orienter dans l'évolution de la recherche de Nietzsche.

Il faut donc s'habituer à prendre un texte de Nietzsche pour ce qu'il est et non pas pour ce qu'il aurait pu être, en considérant ce qu'il a dit avant et qu'il a laissé tomber ou ce qu'il dira plus tard.

C'est une tentative vaine que d'essayer de résumer la compréhension de Nietzsche à quelques clés.

2. DEUX EXEMPLES DE LECTURE INTERPRÉTATIVE ERRONÉE

Une fois qu'on a rencontré le texte tel qu'il est, on doit essayer de **trouver son unité** et sa place dans une problématique générale. Il faut essayer de trouver ce qui fait l'unité du projet philosophique de Nietzsche d'un bout à l'autre.

La difficulté, pour lire Nietzsche, tient essentiellement au fait qu'il n'y a pas d'homogénéité entre tel ou tel texte et une doctrine qui permettrait de s'y retrouver à tout moment.

1.1. DELEUZE ET LA NOTION D'ACTIF-RÉACTIF

Cette erreur est illustrée par la lecture que Deleuze fait dans son livre *Nietzsche et la philosophie*. Il applique à la pensée de Nietzsche le couple **actif-réactif** qui ne se trouve que dans *La généalogie de la morale* (2^e Traité, § 11). Deleuze extrapole cette dualité pour en faire le principe d'explication de l'œuvre entière de Nietzsche.

Ce thème "actif-réactif" (chap. 2 du livre de Deleuze) est un hapax. On le trouve donc seulement chez Nietzsche au § 11 du deuxième Traité de *La généalogie de la morale*. Deleuze pense cependant reconstituer la doctrine de Nietzsche à partir de ces deux thèmes-là.

En outre, les autres textes cités par Deleuze sont tirés de la *Volonté de Puissance*, version Würzbach, traduction de Bianquis. Bon nombre de ces *Posthumes* ont été fabriqués par Élisabeth Nietzsche. Mais dans les *Posthumes*, on ne trouve pas non plus l'opposition actif-réactif. C'est au chapitre II de son livre que Deleuze développe l'opposition actif et réactif, en 15 points.

Il commence le chapitre en citant Spinoza :

« Spinoza ouvrait aux sciences et à la philosophie une voie nouvelle : nous ne savons même pas ce que peut un corps, nous parlons de la conscience et de l'esprit, nous bavardons sur tout cela, mais nous ne savons pas de quoi un corps est capable, quelles forces sont les siennes ni ce qu'elles préparent. »

Le **binôme** "actif-réactif" ne peut recouvrir l'œuvre de Nietzsche. Cela peut être satisfaisant pour l'esprit parce que cela permet d'avoir une clef passe-partout. Mais ce passe-partout ne permet pas de comprendre l'ensemble de l'œuvre de Nietzsche.

Actif-réactif a un sens très précis dans le paragraphe de *La généalogie de la morale*. On ne peut généraliser ce sens à toute l'œuvre.

“Actif-réactif” rentre dans la **stratégie personnelle** de Deleuze. Les textes nietzschéens dans leur variété, leur singularité et leur force particulière ne se prêtent pas à une explication générale. Il faut se méfier de ces schémas, de ces raccourcis de pensée qui expliquent tout...

“Actif”, c’est tout ce qui est bon, qui est marqué d’un signe positif.

“Réactif”, ce sont les ressentiments, les faiblesses, « l’effet séparé de la force ».

Ces formules, Deleuze les plaque sur les textes de Nietzsche. On ne peut se servir de cela pour expliquer un texte nietzschéen. On ne peut comprendre, avec cette opposition actif-réactif le texte *La naissance de la tragédie* ni *Aurore* ni *Humain, trop humain* ni *Ecce homo* : où l’on ne trouve jamais ces termes. Le binôme “actif-réactif” ne se trouve donc qu’en une seule occurrence (“hapax”, en grec, signifie “une fois”).

2.2 HEIDEGGER ET LA CONCEPTION MÉTAPHYSIQUE

On ne peut pas dire non plus – comme le fait Heidegger dans son ouvrage sur Nietzsche – que l’œuvre de Nietzsche est incluse dans une critique de la métaphysique.

Heidegger veut montrer que Nietzsche est englobé dans sa conception de l’évolution de la pensée de l’être vers la métaphysique et qu’il est le dernier métaphysicien (au sens heideggérien). Par ailleurs, Heidegger estime que la pensée de Nietzsche se trouve dans les *Fragments posthumes* qui ne sont que des brouillons dans lesquels Nietzsche puise pour écrire ses œuvres définitives. Pour Heidegger, Nietzsche, critique de la métaphysique, est plus métaphysicien que ses prédécesseurs.

3. CONCLUSION : UNE LECTURE RESPECTUEUSE DE NIETZSCHE

Nietzsche n’entre pas, non plus, dans une théorie esthétique, une métaphysique de l’art avec **Apollon et Dionysos**. On ne peut pas dire que Nietzsche opère des variations sur le thème d’Apollon et de Dionysos. Dès 1880, il n’est plus question d’Apollon mais seulement du dionysiaque dans ses écrits. Mais la notion de dionysiaque évolue et ne correspond plus du tout à ce que représente Dionysos dans la dualité Apollon-Dionysos de *La naissance de la tragédie*.

Reste à savoir quel est effectivement le point de départ, et l’ambition de Nietzsche, sous quelle forme il la développe.

On découvrira, dans une lecture respectueuse de Nietzsche, que tout converge vers **UN but**. Il y a évidemment divers parcours intermédiaires,

plusieurs branches, embranchements. Aussi peut-on découvrir telle ou telle problématique, par exemple :

- la problématique contre le christianisme, la morale ;
- la problématique sur l'éternel retour, la volonté de puissance, les pulsions ;
- la problématique sur la psychologie.

Tout cela trouve sa place le long d'un certain chemin.

Il y a un projet de départ et l'ensemble se modifie au fur et à mesure que Nietzsche l'explore et le conduit jusqu'au maximum de ses possibilités. Il ne mène pas, sur certains points, ce projet jusqu'à son terme.

Cependant ce projet, malgré son caractère **hétéroclite**, ses passages énigmatiques, hors du discours philosophique, sa diversité, exprime une certaine unité de pensée.

Il faut avoir l'humilité de renoncer à tout ce que l'on pense savoir sur Nietzsche pour essayer de tirer profit de tel ou tel texte. Il ne convient pas de rattraper Nietzsche avec tel ou tel trousseau de clés qui ouvrent certaines portes mais pas forcément celle du texte que l'on étudie.

En conclusion : il faut affirmer fortement que, chez Nietzsche, il n'y a pas de clef universelle.

On ne peut pas comprendre tout Nietzsche à partir de ce sommet que l'on appelle "l'éternel retour de l'identique". Il y a là une sorte d'intuition métaphysique à laquelle Nietzsche renonce. Cette notion disparaît en 1885. Il n'en parle plus jamais ensuite. C'est pendant la conception du *Zarathoustra* que Nietzsche a eu cette vision. Le lieu géographique en est Sils-Maria, à côté de Saint-Moritz, dans le canton des Grisons, en Engadine.

Il faut savoir pourquoi, après le *Zarathoustra*, Nietzsche ne parle plus de cette notion.

"L'éternel retour" n'est pas le tout de l'œuvre de Nietzsche. Toute son œuvre ne se rattache pas à cette vision ultime. Il ne parlera, par la suite, de l'éternel retour que dans *Ecce homo*. La grande objection à la doctrine de l'éternel retour, dit Nietzsche ironiquement, c'est l'existence de sa mère et de sa sœur. Donc la doctrine de l'éternel retour n'est pas une doctrine sérieuse.

Prenons, ensuite, comme exemple, la notion de "volonté de puissance". Elle est préparée par un certain nombre d'esquisses et de problématiques. Mais elle n'apparaît **qu'au moment de la seconde mouture** du *Gai Savoir* (dans le livre V, postérieur aux quatre premiers) avec une préface à la deuxième édition.

La "volonté de puissance" ne couvre pas tout le parcours de Nietzsche. Elle ne s'associe pas avec Dionysos et Apollon, par exemple.

Les repères que l'on note en lisant Nietzsche, il faut pouvoir les intégrer à d'autres notions.

Quant à la notion de “surhumain”, elle disparaît du vocabulaire de Nietzsche après le *Zarathoustra*, en 1885.

Le “nihilisme” apparaît en 1886.

La “décadence” voit le jour dans l’hiver 1884-1885.

Le “ressentiment” (mot écrit en français dans le texte) est présenté un an avant la fin de la carrière de Nietzsche, c’est-à-dire en 1887.

PRÉSENTATION ET PUBLICATION

CHAPITRE I

L'ŒUVRE DE NIETZSCHE ET SA PUBLICATION

1. LES FALSIFICATIONS D'ÉLISABETH NIETZSCHE

1. La situation

La carrière de Nietzsche se termine en janvier 1889. Il a alors 44 ans. Suite à une crise de démence, il n'écrit plus rien.

Élisabeth Nietzsche – sœur de Nietzsche et épouse de Förster, un escroc antisémite et fanatique de la germanité – publie les œuvres de son frère pour gagner sa vie, une fois devenue veuve. Elle fait ainsi paraître *La Volonté de Puissance*. Or Nietzsche n'a jamais écrit d'ouvrage portant ce titre.

Le beau-frère de Nietzsche était un voyou. C'était un antisémite, un agitateur d'extrême-droite, un ultra-nationaliste allemand, un ultra-réactionnaire. Il fonda au Paraguay une colonie appelée "Nouvelle Allemagne". Il s'engagea dans des affaires frauduleuses. Cela le conduisit à se suicider.

La sœur de Nietzsche, la "dinde antisémite" selon le qualificatif de Nietzsche lui-même, revint ruinée du Paraguay. Aussi entreprit-elle la publication des œuvres de son frère pour obtenir l'argent nécessaire à sa vie.

Dans une intuition que l'on pourrait appeler prémonitoire en 1885, Nietzsche avait écrit :

« Je frémis en songeant à tous ceux qui, sans être autorisés par moi, se réclameront de moi et publieront mon œuvre. »

La sœur présente cette lettre comme lui étant adressée. En fait, son destinataire était une connaissance de Nietzsche : Malwida von Meysenburg. Il lui parlait d'Élisabeth et déclarait qu'il frémissait à l'idée qu'après sa mort **sa sœur** publierait ses manuscrits !

Il s'agit donc d'un faux grâce auquel la sœur de Nietzsche se désigne comme une sorte d'exécuteur testamentaire de son frère, autorisée

explicitement par lui à prendre en charge la publication de son œuvre, pour éviter que d'autres ne s'en occupent !

Par cette escroquerie, une partie de l'œuvre de Nietzsche a été publiée sous de **faux titres**. Plus grave encore, sa sœur lui a fait subir des **manipulations**, des falsifications, des découpages, des collages, etc. Par exemple : *La Volonté de Puissance* est bâtie à partir de la collation de *fragments posthumes*.

2. Le cas des *Fragments posthumes*

Les *fragments posthumes* représentent une quantité de notes, de notes de lectures, de projets de textes, d'esquisses, d'interrogations. Nietzsche rayait certains textes, en incluait d'autres dans des dossiers qu'il pensait publier. Élisabeth Nietzsche détruisit certains *fragments posthumes* qui gênaient son image de marque.

Les *fragments posthumes* sont une mine de réflexions de Nietzsche qui permettent de **mieux le comprendre**.

Ces *fragments* sont des textes précieux. Si Nietzsche ne les a pas utilisés dans tel ou tel de ses ouvrages publiés sous son contrôle, il l'a fait volontairement.

Nietzsche choisissait dans les *fragments* les textes qu'il souhaitait. Tous les *fragments posthumes* ne sont pas d'égale valeur. On ne peut pas déclarer, comme le fait Heidegger, qu'on retrouve le **vrai** Nietzsche dans les *fragments*. On ne peut affirmer que, dans ses carnets, Nietzsche aurait parlé à cœur ouvert et que, dans ses livres, il aurait craint la censure, comme le déclare Martin Heidegger. Il est utile de lire le livre de Thomas Bernhard *Maîtres anciens*. Il y a un passage sur Heidegger où les points sur les "i" sont bien placés.

La Volonté de Puissance, ouvrage publié par Élisabeth Nietzsche, est un recueil d'environ 1 000 *fragments*, datés de façon arbitraire et correspondant soi-disant aux quatre dernières années de la vie consciente de Nietzsche.

La sœur de Nietzsche a exhumé de ses brouillons un **projet de plan**. Ce plan lui a permis de ranger les considérations de son frère selon des thèmes : sur la morale, sur la religion, sur les femmes, sur l'éternel retour, etc. Dans ces rubriques se trouvent inclus des textes qui leur sont complètement étrangers. C'est un ordre arbitraire. Cela a été fait dans un but commercial et, en outre, a pu servir une idéologie nazie.

La Volonté de Puissance a été rééditée à plusieurs reprises, dans une version courte et une version plus développée. Henri Albert, très bon traducteur, a traduit *La Volonté de Puissance* sans savoir que les textes étaient des faux, mélangés quant à leur date et découpsés pour rentrer dans

un schéma. Par exemple : on n'a gardé qu'un morceau d'un fragment de 1887, on a ajouté à ce texte tronqué un texte daté de 1873 et un autre de 1884. Ce texte concerne la **conscience morale**.

Jusqu'en 1960, c'est ce texte seul qui était publié. Heidegger et Jaspers se fondent sur les *posthumes* publiés dans *La Volonté de Puissance*.

Würzbach, nietzschéen et aussi nazi convaincu, remanie à nouveau ces *fragments posthumes*. Il était intéressé par tout ce qui concernait **la décadence**, face à laquelle les Allemands constituaient un peuple neuf et viril. Würzbach publia ce recueil sous le titre *L'héritage ou le legs de Frédéric Nietzsche*. Ce texte a été traduit par Geneviève Bianquis sous le titre de *Volonté de puissance*, fabriqué, comme on le sait, par Élisabeth Nietzsche.

3. Conclusion

On peut rappeler que la sœur survécut à son frère pendant trente-six ans. En 1934, elle accueille Hitler dans la maison de Nietzsche qu'elle a transformée en musée, et située à Weimar. Élisabeth offre à Hitler le chapeau et la canne de son frère.

Donc, pour favoriser ses visées racistes et politiques, Élisabeth Nietzsche a fabriqué de faux écrits de son frère. Des phrases sont transformées pour faire dire à Nietzsche des choses qu'il ne voulait pas dire. Les passages où il s'exprime à cœur ouvert ne sont pas retenus par sa sœur. On peut citer comme exemple ces réflexions : « *Les antisémites ne pardonnent pas aux Juifs d'avoir de l'argent.* » ou « *Les antisémites, autre nom des pauvres d'esprit.* »

Par ailleurs, enfin, la sœur de Nietzsche, en y introduisant certaines modifications, a fait publier aussi :

- *Ecce homo*, écrit en 1888 et publié en 1906. La sœur de Nietzsche a remplacé certains passages par d'autres textes. Il y avait aussi des morceaux rajoutés.
- *L'Antéchrist*, écrit en 1888 et publié en 1895. Nietzsche n'allait pas de main morte contre les pasteurs, les curés, les chrétiens, la racaille antisémite. Sa sœur corrigea ce qu'elle jugeait être des fautes de goût. Ainsi elle a supprimé le passage où Nietzsche dit : « *Jésus était un idiot* ». Ce fut donc une publication modifiée, édulcorée sur bien des points.

La Généalogie de la morale, écrite en 1887 échappe à la censure pratiquée par Élisabeth Nietzsche.

2. LE TRAVAIL DE MAZZINO MONTINARI ET GIORGIO COLLI

Il a fallu d'énormes efforts pour essayer de retrouver les manuscrits qui n'avaient pas été détruits ou dont on n'avait plus que l'exemplaire « revu et corrigé ».

À partir de 1967, tous les manuscrits de Nietzsche ont été révisés par deux Italiens.

Mazzino Montinari, professeur d'allemand à Florence, avait épousé une femme originaire d'Allemagne de l'Est. Cela lui permit de se rendre dans ce pays où étaient sauvegardés de nombreux manuscrits de Nietzsche. Les Staliniens veillaient sur ces manuscrits qu'ils jugeaient d'inspiration nazie.

Giorgio Colli apporta sa contribution à Montinari pour la réalisation des *Œuvres philosophiques* complètes.

Montinari se rendit donc à Weimar, au “Goethe und Schiller Archiv”. Là était le fonds Nietzsche rassemblé par sa sœur. L'autre partie des manuscrits se trouvait en Suisse, à Bâle.

3. À PROPOS DE LA FOLIE DE NIETZSCHE

Au passage, il faut souligner qu'Élisabeth Nietzsche a supprimé tous les documents médicaux concernant la maladie de son frère.

On peut donc présumer que Nietzsche est mort des suites d'une syphilis mal soignée (dont il présente tous les symptômes), d'une “vérole”. La démence de Nietzsche n'a aucune incidence sur son génie. La syphilis est une maladie comme une autre et peut évoluer en paralysie générale. Nietzsche ayant été mal soigné, sa maladie a entraîné la démence finale.

Élisabeth Nietzsche estimait que son frère partageait ses idées et surtout qu'il ne pouvait être mort d'une maladie “honteuse”. Elle a donc fait croire que son frère s'était empoisonné en absorbant trop de calmants pour supporter ses souffrances, et en particulier du chloral.

Pendant tout le temps où il travaille à son œuvre, Nietzsche n'a aucune crise de folie. Il ne sombre dans la démence qu'à partir du mois de janvier 1889.

Nietzsche a donc contracté la syphilis dont l'évolution a induit une paralysie qui, en se généralisant, a atteint le cerveau et provoqué un état de démence. Mais jusqu'à la veille de son effondrement, il est complètement maître de ses facultés intellectuelles. Il ne délire pas comme les personnes psychotiques. Il n'y a en lui ni psychose ni démence ni oligophrénie

(débilité mentale). Il souffre simplement de troubles psychosomatiques (intenses douleurs aux yeux, maux de tête, de ventre, etc.) Il digère très mal, il ne dort pas, il a des manies... C'est un individu fragile, névrosé, mais certainement pas atteint dans ses facultés intellectuelles.

A contrario Elisabeth Nietzsche déclare que son frère est un génie (sous-entendu « un génie nationaliste et antisémite »). Elle affirme que le génie est proche de la folie et que cette folie a emporté Nietzsche : il était trop génial pour ce monde-ci. La folie de Nietzsche n'est ni une gloire ni une honte : Van Gogh, Maupassant, Flaubert souffraient des mêmes maux. Cependant, la vérole ne peut être la cause du génie de Nietzsche !

4. BIBLIOGRAPHIE

1. L'œuvre de Nietzsche

- L'édition des *œuvres complètes* établie par Colli et Montinari, édition Gallimard et édition de Poche (Folio). Les *Posthumes* sont classés par ordre chronologique. À la fin de chaque volume se trouvent des notes historiques, philologiques et critiques. Mais il ne s'agit pas de notes philosophiques : il n'y a aucune explication quant au sens de tel ou tel concept nietzschéen.
- L'édition Bouquins, Robert Laffont. Il s'agit d'anciennes et fidèles traductions d'Henri Albert. Malheureusement, les textes retenus sont ceux qui ont été modifiés par la sœur de Nietzsche.
- L'édition Flammarion, (collection « Mille et une pages »), traductions d'Éric Blondel, de Patrick Wotling et aussi Henri Albert. Sans notes.
- Les éditions en GF-Flammarion, trad. d'Éric Blondel et Patrick Wotling. Les notes philosophiques permettent d'éclairer la pensée de Nietzsche, de suivre son argumentation, de déceler les sous-entendus. À signaler :
 - *Le cas Wagner*, trad. Éric Blondel.
 - *Crépuscule des idoles*, trad. Patrick Wotling. Ouvrage généraliste. Traduction d'Éric Blondel, éd. Classiques Hatier, avec introduction, notes, glossaire, plan...
 - *Ecce homo et Nietzsche contre Wagner*, trad. Éric Blondel
 - *L'Antéchrist*, trad. Éric Blondel, avec un index des citations bibliques
 - *Généalogie de la morale*, trad. Éric Blondel
 - *Le Gai Savoir*, trad. Patrick Wotling
 - *Par-delà Bien et Mal*, trad. Patrick Wotling

Les notes et les introductions mettent en évidence les thèmes des textes de Nietzsche. Il est précisé quand ils sont développés dans d'autres textes de Nietzsche. Elles permettent aussi de cerner les problématiques. L'ensemble (notes et préfaces) constitue un accompagnement dans la lecture des œuvres de Nietzsche.

2. Commentaires et études sur Nietzsche

Sélection

Jean Granier,

Le problème de la vérité dans la philosophie de Nietzsche, Seuil, 1996. Ouvrage systématique qui place les parties de la doctrine de Nietzsche dans un ordre et une certaine structure.

Éric Blondel,

Nietzsche le corps et la culture, 1^{re} édition (épuisée), éd. P.U.F., 1986 ; 2^e édition, l'Harmattan, 2006.

Patrick Wotling,

Nietzsche et le problème de la civilisation, éd. P.U.F., 1995.

Autres études

Éric Blondel, *Nietzsche, le 5^e évangile ?*, introduction à l'entreprise de Nietzsche.

Patrick Wotling,

Vocabulaire de Nietzsche, éd Ellipses. À lire après avoir étudié quelques ouvrages de Nietzsche.

« Revue philosophique », numéro spécial "Nietzsche", octobre 2006.

« Lectures de Nietzsche », recueil d'études anciennes et récentes sur Nietzsche (cf. article d'Éric Blondel sur « Les guillemets chez Nietzsche »).

« Encyclopédie philosophique universelle », article "Généalogie", Éric Blondel.

5. ITINÉRAIRE INTRODUCTIF POUR UNE LECTURE SUIVIE DE L'ŒUVRE

Il n'y a pas de grand système très ambitieux pour comprendre Nietzsche dans sa totalité.

On rencontre Nietzsche par des explications de ses textes. Cela est indispensable. Nietzsche requiert lui-même d'être lu d'une certaine façon : à

la manière d'un philologue. Nietzsche met toujours en avant sa fonction de philologue. Il est un professeur de lettres, de littérature, de grammaire et de civilisation classique. La philologie, c'est **l'art de bien lire**. Aussi est-il dommageable de se livrer à de grandes théories sur Nietzsche, **à de grandes généralités sur sa pensée**. Cela permet de ne pas le lire et de ne pas s'approcher des textes d'une façon respectueuse de leur contenu et en tenant compte de leur diversité.

Pour ne pas s'ennuyer et remédier à la mélancolie, aux sentiments dépressifs, à la philosophie lourde (allemande, par exemple), voir ce que Nietzsche veut amener au jour. Derrière la plaisanterie de Nietzsche, il y a beaucoup de choses sérieuses qu'il faut apprendre à déchiffrer.

Il convient donc de découvrir l'ordre et l'unité de lecture du corpus nietzschéen. L'unité découverte permet de ne pas s'égarer dans sa lecture. On prend alors en compte l'apparition ou la disparition de tel ou tel concept comme la *Volonté de puissance*. La volonté de puissance n'est pas, en effet, une clé. Dans *Humain trop humain*, c'est inutile de rechercher le dionysiaque, ou la volonté de puissance. Il y a un autre discours que celui-là.

Les indications ci-dessous permettent de trouver certains fragments d'unité, des thèmes récurrents qui sous une forme ou une autre obsèdent Nietzsche et l'accompagneront durant toute sa carrière de réflexion.

1. *Le Crépuscule des idoles*

Traduction, présentation par Éric Blondel¹.

2. *Ecce Homo*

Forme d'autobiographie introductive, récit biographique et bibliographique des exploits de Nietzsche.

Ce n'est pas une autobiographie, Nietzsche ne présente pas son système.

On y retrouve un certain nombre de thèmes **poussés à l'incandescence**.

Nietzsche n'est pas à prendre au pied de la lettre. Il aime jouer la comédie, se donner en spectacle. Il aime mentir, se vanter, faire le beau, séduire. Il suffit de se reporter aux titres des chapitres :

“Pourquoi suis-je si sage”

“Pourquoi suis-je si intelligent”

“Pourquoi j'écris de si bons livres”

“Pourquoi je suis une fatalité” (« Comme pour le Christ, on vit avant moi et après moi. »).

¹ Ed. classiques Hatier, 2001.

Ecce Homo sauve de la dépression et de la mélancolie. C'est une introduction à l'œuvre de Nietzsche par lui-même. Mais c'est un tissu de mensonges codés qui veulent démontrer quelque chose.

On ne démontre pas toujours quelque chose par le concept. C'est ce que Nietzsche veut montrer. Nietzsche vise un **art de vivre**, une **belle humeur**, une **gaieté d'esprit**.

3. *Par-delà Bien et Mal*

Prélude à une philosophie de l'avenir. Au bout d'un an, cet ouvrage n'avait que 114 acheteurs.

4. Les "Préfaces" de Nietzsche

Elles sont écrites après coup, à propos de certains livres. C'est le cas pour :

- La seconde édition complétée du *Gai Savoir* qui comporte le « 5^e livre », début de l'œuvre terminale de Nietzsche.
- *La naissance de la Tragédie*. Cette préface à la 2^e édition se présente comme un « essai d'autocritique ». C'est un des meilleurs textes de **présentation de la pensée** de Nietzsche. Il n'y a pas d'outrances comme dans *Ecce Homo* qui contient des extraits de cette préface.
- *Aurore*
- *Par-delà Bien et Mal*
- *Généalogie de la morale*
- *Le Cas Wagner*
- *Crépuscule des Idoles*

CHAPITRE II

PREMIER FIL CONDUCTEUR : LA CIVILISATION

Il s'agit de rechercher l'unité du projet de réflexion de Nietzsche du début jusqu'à la fin de son œuvre, ceci pour comprendre le sens de son entreprise et retrouver certaines lignes directrices de sa quête.

Il n'y a pas de clef générale. Les fils conducteurs permettent de voir comment Nietzsche mérite d'être lu et comment il veut qu'on le lise. Que l'on se conforme à un certain mode de lecture fait partie de son obsession. Les introductions aux ouvrages de Nietzsche dans l'édition GF-Flammarion constituent un judicieux accompagnement dans le travail de lecture des œuvres de Nietzsche.

Les fils conducteurs vont permettre de dégager **l'unité de l'entreprise** de Nietzsche concrétisée dans son œuvre. Il faut donc retrouver **la problématique générale**, le projet de départ et d'arrivée, à partir des nombreuses problématiques particulières.

Cette approche nécessite de prendre en compte la tradition à laquelle Nietzsche appartient, ses antécédents, mais aussi de décrire, d'analyser son parcours tout au long de son œuvre (textes publiés et fragments posthumes).

Le problème de la civilisation ou de la culture est un premier fil conducteur. Ce problème préoccupe Nietzsche d'un bout à l'autre de son œuvre comme en témoignent ses écrits.

Quelles problématiques recouvrent la notion de civilisation ou de culture ? Quel en est le point de départ ? Jusqu'où conduit-il Nietzsche ?

1. LA CIVILISATION GRECQUE :

LA TRAGÉDIE ET L'ENSEIGNEMENT SOCRATIQUE

- le **point de départ** s'amorce dans le **métier de philologue** qu'exerce Nietzsche. Il s'agit de la philologie grecque pratiquée dans le contexte et de l'Allemagne et de l'Europe centrale.
- le **point d'arrivée** pourrait être le rejet de la morale, du christianisme, de l'idéal, des idéaux. Tout cela obsède Nietzsche pendant une bonne partie de sa carrière. On le note ainsi dans ses derniers ouvrages (1888) :
 - *Crépuscule des Idoles*
 - *Le Cas Wagner*
 - *Ecce homo*

- *L'Antéchrist*
- *Nietzsche contre Wagner* (qui est une reprise d'extraits déjà publiés)

où les termes : morale, idéaux, christianisme... ont de nombreuses occurrences.

Voici les deux points extrêmes de l'œuvre.

Comment cela prend-il naissance ?

Quelle est la préoccupation de Nietzsche ?

Qu'est-ce que c'est que cette histoire de civilisation ?

Le problème de la civilisation est posé à propos des Grecs, avant même l'écriture de *La naissance de la tragédie*. Il s'enracine dans sa profession d'origine. Nietzsche n'est pas philosophe de formation et il n'a jamais lu qu'un seul philosophe : Schopenhauer.

Nietzsche abandonne son métier de philologue sous la pression d'une question qui se posait à lui et qui le conduit à s'orienter vers l'analyse de la civilisation, puis du discours philosophique ou quelque chose qui ressemble à de la philosophie. Mais il ne s'agit pas de la philosophie telle qu'on la concevait jusqu'alors. C'est pourquoi Nietzsche parle de « nous, les philosophes nouveaux » ou « les créateurs de la pensée ».

Au départ, donc, Nietzsche est professeur de grec. Il a suivi d'excellentes études classiques. Étant orphelin de père, il a été élevé dans une institution prestigieuse, l'école de Pforta, à côté de Namburg, grâce à une bourse accordée par le roi de Prusse. Il n'a pas réalisé son projet de faire des études de théologie pour devenir pasteur, comme son père.

De par ses études classiques, Nietzsche a été conduit à s'intéresser à la philologie classique c'est-à-dire l'étude de l'Antiquité. Les disciplines de la philologie sont la grammaire, la langue, la littérature anciennes. Quand un Allemand parle de philologie romane, il s'agit d'études littéraires et grammaticales dans le domaine des langues romanes : français, espagnol, italien...

Nietzsche enseigne le grec, suite à sa thèse sur *Les sources de Diogène Laërce* (doxographe, il a raconté les vies et les doctrines des philosophes illustres). À vingt-quatre ans, il est nommé professeur extraordinaire ou stagiaire puis professeur ordinaire c'est-à-dire titulaire. Il enseigne à Bâle.

Il professe à l'université et au lycée (Paedagogion) voisin. On garde des traces de ses **cours sur Platon** (*Gorgias, La République*).

Nietzsche par ailleurs donne un cours sur la tragédie chez les Grecs et plus particulièrement chez Eschyle. On possède ses cours sur les *Choéphores*. La tragédie grecque est une histoire de brigands, de passions violentes. Par exemple, l'histoire des Atrides, descendants d'Atrée. Agamemnon part en guerre contre Troie afin de reprendre Hélène, femme de Ménélas, enlevée par Pâris. Pendant ce temps sa femme, Clytemnestre, entretient une liaison avec Égisthe. Cela déplaît aux enfants d'Agamemnon :

Oreste et Électre. Ils tuent leur mère et son amant. On est face au désordre des passions. C'est d'une cruauté et d'une violence inouïes !

Nietzsche oppose la vision tragique des Grecs d'avant Socrate, la conception tragique de l'existence, la réflexion sur la tragédie grecque dans l'hellénisme présocratique et l'hellénisme classique avec Platon, Aristote, Saint Paul, l'hellénisme occidental, celle de Socrate. Cette première opposition fait s'affronter deux types de civilisations, deux types d'attitudes à l'égard de l'existence, deux conceptions de l'existence.

Généralement, on a une idée idyllique de la Grèce. C'est le pays de la démocratie, de la justice, de l'équilibre, de la raison, de la mesure. C'est le pays de Socrate, de Platon, d'Aristote.

Or la tragédie montre la sexualité, la violence, la démesure, l'ivrognerie, le désordre des saturnales et des dionysies. Les récits de la mythologie sont des exemples du chaos, de l'immoralité, du désordre, de la violence, de l'agressivité, de la vengeance, du meurtre, des assassinats, des ruses.

Nietzsche se pose donc des questions face à cette dualité.

Que s'est-il passé au moment où Socrate apparaît ? Nietzsche ne dit jamais comment cela s'est fait. Il s'est produit un changement dans la façon de concevoir le fond irrationnel, affectif, les instincts, les pulsions, les affects, tout ce qui fait l'objet de ce que Nietzsche va appeler « la psychologie » ou « le refoulé », selon l'expression de Freud.

Nietzsche a une nouvelle façon de concevoir cet univers-là. Cet univers des passions jusqu'à présent (c'est-à-dire jusqu'à Socrate) était représenté et non pas refoulé, refusé, nié et condamné. En effet, contrairement à l'idée que l'on se fait des Grecs, de la belle apparence, de la raison, de la démocratie, de l'ordre, du royaume des idées, on trouve des témoignages chez les Grecs de quelque chose d'innommable et qui est le jeu des affects et des passions.

La volonté que nous avons chez Schopenhauer se retrouve sous la forme des passions et des affects tels qu'ils sont représentés dans la tragédie grecque chez Homère.

Il faut se rappeler que Nietzsche est le philologue classique, le professeur de grec, spécialiste de l'Antiquité grecque, en particulier de la haute Antiquité, et notamment de la tragédie (Eschyle, Sophocle...).

La tragédie grecque met en scène des événements qui étaient déjà présents dans la mentalité grecque, rapportés par les récits d'Homère. Ils sont la première grande histoire que l'Occident se raconte, avant la Bible.

Qu'est-ce qu'Homère ?

Pour Nietzsche, c'est essentiellement et surtout, *l'Iliade*. Et *l'Iliade* ? C'est la guerre. C'est absolument répugnant. Les Grecs sont alternativement représentés comme des héros et comme des incapables. Ils symbolisent ce que Nietzsche considère comme étant le fond de l'hellénisme.

Donc, ce que Nietzsche retient de cette vision première, originale, de représentation de l'humanité, c'est un état de guerre avec un certain nombre de vertus que l'Occident chrétien et platonicien condamne comme absolument contraire aux droits de l'homme. Les sentiments, les passions, sont représentés avec réalisme. Ce qui est fondamental dans l'épreuve de guerre – par exemple entre Achille et Hector, combat singulier qui est symbolique de toute la guerre de Troie –, c'est une rivalité dans laquelle chacun des deux adversaires cherche à atteindre la perfection. On ne vise pas à anéantir l'adversaire. C'est une sorte d'exercice de l'ordre du concours, de la lutte. C'est une sorte d'agôn, c'est-à-dire une lutte sous la forme d'une concurrence sportive, dont l'enjeu est plus important que la victoire ou la défaite. C'est une façon d'exceller en dopant ses qualités par la situation de lutte. Plus la lutte est dure contre un adversaire difficile, plus le soldat peut se surmonter.

Dans cette lutte, Nietzsche voit la racine de ce qu'il appellera plus tard « *se surmonter soi-même* ». Quand on combat, on ne cherche donc pas à détruire l'adversaire, on cherche à se surmonter soi-même. On met à l'épreuve sa propre puissance. On ne parle pas encore, à cette époque du début de la tragédie, de « volonté de puissance », mais c'est cela.

La volonté de puissance, c'est ce qui anime tout être vivant, à tous les niveaux et dans la lutte, il s'agit de se surmonter soi-même, de gagner plus de puissance. Mais ce n'en est pas encore **la** volonté de puissance.

Hector est montré dans son rôle de bon mari et de père affectueux – voir la très belle scène de son départ où il fait ses adieux à sa femme Andromaque et à son fils Astyanax. Le bébé a peur du casque qui s'agite devant lui, il se met à pleurer. On représente donc Hector comme un être humain, qui n'est pas seulement un soldat.

Que fait Achille ? Achille est le héros des Grecs : courageux, intrépide et, disons-le, flambard. Achille ramasse les restes de son adversaire et le traîne derrière son char jusqu'à ce qu'il soit complètement disloqué. Il clame ainsi : « *voilà ce que je fais !* ». C'est la vengeance.

Et Nietzsche dit : « cette vengeance-là a fait partie des affects primitifs des êtres humains ».

Le platonisme la condamne. Le christianisme la condamne. La vengeance, ce n'est pas beau, c'est dégoûtant, c'est agressif, c'est méchant ; il faut aimer son prochain, etc.

Et Nietzsche dit : « voilà ce qu'est la réalité des affects ».

La réalité, c'est Homère, Eschyle et Sophocle. Et ce qui est remarquable pour Nietzsche, c'est que cette réalité, non seulement n'est pas niée, mais est représentée et, pour ainsi dire, glorifiée.

Et l'œuvre d'art consiste à montrer ce qui est horrible. (Ce qui permet de comprendre pourquoi Aristote, quand il parle de la fameuse

catharsis à propos de la tragédie, dit que les péripéties de son intrigue suscitent l'effroi et la pitié).

Cela, c'est un point de départ fondamental. Nietzsche le repère dans la civilisation grecque qui est sa spécialité et il le compare au monde moderne, et à l'ensemble de l'Occident. Et il s'efforce de montrer que, tout au long de son histoire depuis Socrate – qui est le premier décadent – jusqu'à Schopenhauer y compris, la philosophie occidentale, l'idéalisme occidental n'a fait que substituer à cela une vision morale de l'existence.

Cette **vision morale** consiste à récuser, nier, refuser les affects et à les condamner. D'où un vocabulaire de Nietzsche qui stigmatise un certain nombre de notions. Dans le discours philosophique, il s'agit de nier, de calomnier, de mentir, de dissimuler les affects, de les travestir. Il faut privilégier la conscience, la raison, la rationalisation et les buts moraux.

Il y a donc un dualisme de l'Occident qui est le dualisme moral : il faut faire la guerre aux affects. « *Il faut* », Nietzsche le dit d'ailleurs en français dans *Crépuscule des idoles* et tous ces monstres de la morale là-dessus sont d'accord, « *tuer les passions* ». C'est-à-dire qu'**il faut anéantir l'affectif**.

C'est ici que Nietzsche s'avère être, au fond, un des grands lecteurs, déchiffreurs et penseurs de l'Occident. Il passe son temps à décrypter cela. Il fait l'analyse de la façon dont, tout au long de son histoire depuis Socrate jusqu'à lui, l'Occident a nié, coupé, châtré, refusé, « refoulé » (mais le mot n'est pas de lui), les affects. En privilégiant, en donnant comme valeur des idéaux qui prennent source dans la même raison, dans la conscience même des idéaux moraux appelés “vertus”. Cette vertu consiste à dominer les affects, à discipliner les désirs, à masquer les volontés et les passions mauvaises et à les condamner en essayant d'orienter les conduites humaines depuis les affects et la sensibilité vers la raison et le monde des idées, vers la conscience. C'est le geste du platonisme que Nietzsche appelle une attitude morale.

À ce moment-là, on voit que la morale n'est pas seulement une morale qui serait celle de l'Occident. C'est tout l'Occident qui serait représenté comme **la** morale puisque l'ensemble de la représentation des idéaux et des axes de valeurs de l'Occident socratique, platonicien et chrétien, toute cette civilisation vise à nier la réalité pour obliger les individus et les groupes à se calquer sur des idéaux conscients et rationnels.

C'est ainsi que l'on fait votre bien malgré vous, en vous infligeant la rationalité qui vous indiffère ou, par exemple, la démocratie.

2. LA CIVILISATION EN ALLEMAGNE

Nietzsche est directement concerné par la civilisation (*Kultur*) allemande qui, à son époque, essaie de se retrouver, de se reconstituer, de **chercher son identité**.

La civilisation allemande, suite à la dissolution du Saint-Empire Romain-Germanique, a été émiettée en une série de petites principautés et de duchés, avec à leur tête de petits rois et des princes. Par exemple, il y a la Saxe - Weimar, la Prusse, la Bavière (Louis II), etc.

Au XIX^e siècle, progressivement, la civilisation allemande se reconstitue et se donne une identité : **la germanité**. La germanité cherche sa nature.

Interviennent par ailleurs le phénomène extérieur politique, le travail de Bismarck et Guillaume I^{er}. Bismarck mène de nombreuses guerres contre le Danemark, l'Autriche. En 1866, la Prusse, un des royaumes les plus puissants, le royaume de Guillaume I et de Bismarck, s'annexe l'Autriche, lors de la victoire de Sadowa. Les Autrichiens sont une grande civilisation de langue germanique, une sorte de synthèse d'une certaine forme de germanité, issue d'un syncrétisme entre des populations diverses.

C'est alors que s'opère la constitution de l'unité allemande, avec une hégémonie de la civilisation de langue germanique qui passe pour supérieure à toutes les autres. Les armées prussiennes, avant d'être les armées allemandes, ont battu, à Sedan, en 1870, les armées françaises.

L'Empire est proche, tous les Allemands vont se rallier à la Prusse.

La germanité, pensait-on alors, est l'essence d'une civilisation ancienne, solide, noble, porteuse d'avenir par comparaison avec la « francité » décadente, par exemple. C'est la victoire d'une civilisation supérieure sur une civilisation inférieure.

Voici le contexte politique de l'époque de Nietzsche.

Nietzsche, quant à lui, est professeur à Bâle, en Suisse. Il est devenu apatride. Il n'a pas demandé la nouvelle nationalité prussienne ni n'a voulu acquérir la nationalité helvétique.

Nietzsche voit donc l'Allemagne se glorifier de sa supériorité. Il voit la proclamation de l'Empire allemand en 1871, à la Galerie des Glaces du Palais de Versailles. Les Français sont considérés par l'Allemagne comme un petit peuple décadent. L'Allemagne, de par son histoire, sa civilisation, son industrie, sa science, constitue une humanité, une civilisation supérieures.

À partir de ce constat de l'orgueil et de la suffisance allemande, Nietzsche va s'élever contre Bismarck et l'empereur. (Guillaume I puis Guillaume II). Nietzsche va critiquer et démolir par ses analyses les idéaux que symbolisent l'Allemagne triomphante et la civilisation européenne dont l'Allemagne prend la tête. Voilà le point de vue idéologique.

Du point de vue politique et économique, l'Allemagne bismarckienne fait figure d'unité d'un peuple qui veut avoir ses parts de marché, après avoir battu l'Autriche, le Danemark et la France.

Dans cette recherche de l'hégémonie économique, l'Allemagne a un concurrent très gênant : c'est l'Angleterre. D'autant plus que la civilisation de la Grande-Bretagne n'est pas inférieure du point de vue scientifique et littéraire à celle de l'Allemagne. La puissance commerciale britannique est d'importance. L'Angleterre symbolise la puissance dans le dernier quart du XIX^e siècle [voir le roman de Jules Verne, *Le tour du monde en 80 jours*].

À côté de l'Allemagne et de l'Angleterre, la France et l'Italie font pâle figure. Les seuls adversaires des Allemands sont les Anglais. La rivalité s'accroît non seulement sur le plan intellectuel et idéologique mais aussi du point de vue économique et industriel, et conduit à la guerre de 1914-1918.

Seul le point de vue idéologique intéresse Nietzsche, dans ce **conflit** entre deux civilisations. On est en face d'un **problème d'identité**. Quels sont les idéaux, les valeurs, qui peuvent justifier que l'Allemagne du Deuxième Empire ait une position prédominante en Europe ? Qu'est-ce qui peut justifier la supériorité de la civilisation allemande ?

Nietzsche se pose donc un certain nombre de questions :

Est-ce que c'est la science ? *Première intempestive*

Est-ce que c'est l'histoire ? *Deuxième intempestive*

Est-ce que c'est la philosophie ? *Troisième intempestive*

Est-ce que c'est la musique ? *Quatrième intempestive*

qu'il condense en une seule : qu'est-ce qui fonde la supériorité d'une civilisation ?

Dans *les intempestives* il est donc question de ce dont l'Allemagne s'enorgueillit : la science, l'histoire, la philosophie, la musique, l'art. Les Français sont rejetés dans la décadence. Ils n'ont pour écrivains que de vulgaires populistes, de grossiers démocrates tels Victor Hugo, George Sand, Renan...

Qu'est-ce donc qui fonde la supériorité d'une civilisation ? Voici l'interrogation de départ de Nietzsche. Il déchantait rapidement vis-à-vis de l'Allemagne. Dans les *fragments posthumes*, on trouve des remarques de ce genre :

« Bismarck, c'est le plus idiot des hommes d'État qu'on ait jamais connus. »

« Je ne peux pas supporter cette race des Allemands. Je n'ai jamais vécu une bonne heure avec les Allemands, sauf avec des Juifs. »

« Je ne supporte pas ce peuple. »

La question demeure : « qu'est-ce qui fait l'unité, la supériorité, la grandeur d'un peuple ou d'une civilisation ? »

Quelles sont les valeurs dont peut se réclamer une civilisation ?

Est-ce la raison ? comme c'est le cas dans la représentation que l'on se fait des Grecs (Socrate, Platon, Aristote...)

Est-ce la logique, le concept, la raison, la conscience ? Où se situe la grandeur des Grecs, leur petit point de différence ?

Sur cette problématique de la civilisation grecque avec en arrière-plan l'allemande s'articule la pensée philosophique de Schopenhauer.

Nietzsche a lu très jeune *Le monde comme volonté et comme représentation* d'Arthur Schopenhauer. Il a trouvé ce livre chez un bouquiniste. Nietzsche déclare avec cet art de la légende qui le caractérise :

« Il y a quelque chose en moi, il y a un démon qui m'a soufflé "lis ça". [...] Je n'ai pas arrêté de lire jusqu'à la fin. »

Ce fut une sorte de **raptus voluptueux de lecture**, et pour Nietzsche : une révélation.

Nietzsche comprend alors que Schopenhauer représente l'irruption dans la philosophie de ce qui est infraconscient, infrareprésentatif, infrarationnel. Sous le vocable "la volonté", c'est de "l'affectif" qu'il s'agit.

Cette interrogation sur le sens de l'existence, les principes moteurs, les grands idéaux, les origines, les guerres d'une civilisation, se rencontre donc avec le fait historique de l'aboutissement de l'unité allemande, avec la création du Second Empire allemand, le second Reich, c'est-à-dire Bismarck, Guillaume I, Guillaume II qui sera l'Empereur responsable pour partie de la guerre 14-18.

Nietzsche ne se pose pas seulement une question d'ordre historique, il réfléchit sur l'histoire pour essayer de comprendre l'avenir de la Civilisation à travers l'exemple de la civilisation allemande. Cette dernière s'étend avec son insolence, ses agitations nationalistes, sa puissance, de 1870 environ et après.

Cela permet de comprendre les attaques, violentes, acerbes, de Nietzsche contre les Allemands. L'Allemagne représente, à ce moment-là, une certaine puissance. Il s'agit d'une puissance politique mais aussi idéologique et morale. L'Allemagne se pose en modèle. Son modèle est concurrent de celui des Anglais qui ont une autre histoire, un autre type de civilisation, d'autres critères d'évaluation.

Nietzsche partage avec les Allemands et la petite bourgeoisie dont il est issu, la haine viscérale des Anglais. Il insulte les Anglais comme les Allemands. Cela l'a dispensé de découvrir Hume, Hobbes.

La civilisation allemande a donc une certaine spécificité. Nietzsche va être déçu. Il termine par un déluge d'invectives contre les Allemands. Il ne manque pas une occasion d'en dire du mal. Il cesse de vivre en Allemagne. Il déclare que les Allemands sont infréquentables. Il se pique de parsemer son œuvre de mots français. Tout cela pour dire aux Allemands que ce peuple français, considéré comme décadent, vaincu militairement, peut en remonter aux Allemands. Il n'est pas aussi décadent, finalement,

que le peuple allemand. Nietzsche montre par ses emprunts de mots français qu'il aimerait écrire en français, s'il le pouvait. Il se dit en contact avec Taine pour que ses œuvres soient traduites. Il se figurait, dans sa mégalomanie finale, que *Crépuscule des idoles* paraîtrait dans plusieurs langues, simultanément, l'édition allemande ne devant être publiée qu'ensuite.

Donc, ce qui intéresse Nietzsche, ce n'est pas l'Allemagne mais la civilisation.

La civilisation est incarnée – quand Nietzsche arrive dans la maturité de sa pensée – par l'Allemagne, grande puissance. Ce pays est porteur d'espérances puisqu'un régime nouveau voit le jour. L'unité de la germanité se fait dans un empire. Nietzsche, qui en attendait beaucoup, va être déçu.

Et dès lors, tout ce qui, apparemment, fait la force de l'Allemagne, il va le dénoncer comme des signes de faiblesse.

1. Wagner

L'Allemagne, c'est une des grandes puissances. Elle est victorieuse de la France. Nietzsche, du point de vue de la civilisation, considère d'abord positivement l'Allemagne. Au début de sa carrière, Nietzsche a beaucoup compté sur l'Allemagne et s'est appuyé, pour ce faire, sur Wagner, symbole de l'Allemagne du Reich, et il déchanté ensuite.

L'amitié avec Wagner, au-delà des affinités personnelles, au-delà de la fascination du jeune homme pour le vieux minotaure, au-delà des affinités sur la musique, exprime une complexité qui repose sur un idéal pour la civilisation en général et pour la civilisation allemande en particulier.

Wagner se persuade de son côté que la Grande Civilisation que l'on attend ne peut être qu'allemande. Les autres peuples sont décadents et désespérés.

Wagner est un grand musicien, créateur du drame wagnérien, mais c'est aussi un thuriféraire de l'Allemagne et de la germanité, de la mythologie allemande, de la spécificité allemande, des vertus de l'Allemagne. Il est lui-même une sorte de symbole de cette Allemagne victorieuse, virile, bonhomme, religieuse, métaphysicienne. C'est la Grande Allemagne.

Nietzsche, formé à l'examen intellectuel, commence à avoir des doutes sur cette Grande Allemagne. Ces doutes vont à la fois avoir pour cible Wagner et l'Allemagne.

La musique, pour Nietzsche, est un élément essentiel d'une civilisation. En effet, c'est par la musique que le renouveau ou la décadence se révèlent. La musique est l'art par excellence.

Nietzsche s'est donc toujours occupé de musique. Mais s'il finit par rejeter Wagner, c'est pour montrer, à travers un des symboles principaux de

la germanité et de la civilisation, ce qu'il advient dans la musique lorsqu'elle est prise dans un mouvement de décadence.

2. Schopenhauer

Pour comprendre ce qu'il en est de ces faiblesses ou de cette décadence, il faut faire un détour par Schopenhauer qui nous ouvre la pensée de Nietzsche.

Schopenhauer est à la fois l'inspirateur et la cible d'attaques de plus en plus violentes de Nietzsche, par le moyen d'autres notions.

Schopenhauer est nommément pris à partie lorsqu'il est question de philosophie, de morale, de la négation de la vie, d'esthétique, de sexualité, d'amour, de passion, de volonté. En filigrane, c'est encore lui qui est visé.

Mais Schopenhauer est aussi le grand inspirateur. Nietzsche l'a découvert à vingt, vingt-deux ans, c'est à peu près l'âge que Schopenhauer avait lorsqu'il a commencé à rédiger *Le monde comme volonté et comme représentation*.

Pour Nietzsche, c'est toute la philosophie. Il y a trouvé ce questionnement essentiel qu'il va constamment poursuivre. C'est : *Qu'en est-il de la réalité de l'homme, des choses ?* Qu'en est-il métaphysiquement, philosophiquement, psychologiquement, de l'être des choses ? Et de l'être de l'homme ?

Réponse : c'est la volonté, le désir qui fondent tous les êtres. Les allusions à la pensée unique de Schopenhauer abondent dans les écrits de Nietzsche. Nietzsche vise une certaine conception que Schopenhauer a symbolisée et résumée. Ceci dans différents domaines, notamment : la morale, la métaphysique et l'esthétique.

Nietzsche part de là. Schopenhauer se présente comme le continuateur de Kant. Nietzsche n'a lu Kant qu'à travers Schopenhauer. Les citations que Nietzsche en livre sont des citations qui viennent de Schopenhauer. Nietzsche ne connaît les grands philosophes de l'histoire de la philosophie – depuis Platon, Spinoza, etc. – que par *Le monde comme volonté et comme représentation* de Schopenhauer. Lors de ses premiers cours de philologue sur les Grecs antiques, il ne s'intéressait pas tellement à Platon. C'est par Schopenhauer que Nietzsche comprend Platon. Il n'est jamais question, chez Nietzsche, que du Platon de la *République* ou du *Phédon*. Il n'est jamais question du Platon du *Sophiste* ou du *Parménide*.

La volonté chez Schopenhauer

Schopenhauer part d'une idée simple qui lui vient de Kant. Kant en effet déclarait que « nous n'avons accès aux choses que sous la forme des phénomènes ».

Les phénomènes sont les choses et l'expérience telles qu'elles nous sont données dans l'espace et dans le temps. Les choses telles qu'elles sont en dehors de l'espace et du temps, nous n'en savons rien.

Nous sommes bien obligés de penser qu'il y a quelque chose qui se manifeste. C'est le sens du mot "phénomène". Quelque chose apparaît dans l'espace et le temps. Cette chose qui se manifeste est une chose en soi, mais nous n'y avons pas accès.

La chose en soi est le substrat du phénomène. Nous sommes contraints de le penser seulement, nous ne pouvons pas le connaître.

Schopenhauer déclare que, lui, a découvert la chose en soi : la réalité. C'est une intuition chez Schopenhauer. Il explique que la chose en soi c'est la **volonté**, c'est le **désir**. Ce dont nous n'avons que les phénomènes dans l'espace et dans le temps, c'est la **représentation**.

On a ici le contenu du titre de Schopenhauer : *Le monde comme volonté et comme représentation*.

Nous n'avons que des représentations de la volonté.

De même, nous n'avons que des phénomènes de la chose en soi.

La chose en soi est la réalité profonde, en deçà de la représentation.

C'est ce qui nous pousse d'une façon aveugle, constante et absurde, vers des fins qui nous sont données dans la représentation.

La volonté, c'est ce qui fait l'être psychologique et moral des individus. C'est ce qui les pousse (bien qu'ils aient dans leur représentation l'idée d'un libre arbitre, d'un choix, et de certains principes moraux).

La représentation nous fournit des buts dont nous sommes conscients. Mais la représentation est trompeuse par rapport à la poussée inconsciente du désir ou de la volonté.

Ceci amène progressivement Schopenhauer à considérer que la représentation, c'est un leurre. Le phénomène est non seulement une apparition, une manifestation, mais une apparence. C'est une sorte d'illusion. Le phénomène de Kant – appelé chez Schopenhauer représentation – n'est pas autre chose qu'une apparence, une illusion.

Ce qui est illusion, ce sont les représentations qui semblent mouvoir la volonté consciente, les buts que l'on se donne.

Un des exemples favoris de Schopenhauer c'est l'Amour. Il faut lire le supplément du *Monde comme volonté et comme représentation*, intitulé : *Métaphysique de l'amour*. C'est éclairant pour l'étude de Nietzsche, de Freud, et de la métaphysique en général.

L'idée est la suivante. Ce qui meut les êtres humains dans leur conduite, c'est la chose en soi qu'est la volonté, le désir. Ce désir, il est la volonté de l'espèce. La volonté de l'espèce, c'est ce qui fait que **l'animal homme** cherche à se reproduire. L'espèce, sous la forme de la volonté anonyme et supra-individuelle, veut se reproduire. L'individu n'est que le jouet de l'espèce. Et il l'est dans la mesure où l'espèce le pousse par la volonté à copuler. Les hommes et les femmes sont poussés à l'union de leur

sexe. Le centre de la volonté s'incarne dans le corps et en particulier dans le sexe. Le sexe est le moyen de la volonté.

Freud souligne cela en parlant de la libido. Le désir profond, c'est un désir de nature sexuelle, d'union sexuelle à la fois physique et psychique.

Comment l'espèce arrive-t-elle à duper les individus de façon que, bon gré mal gré, l'homme se reproduise ?

L'espèce donne à l'homme un certain nombre de représentations de la volonté sous forme de ce phénomène tout à fait illusoire et dont beaucoup de philosophes ont parlé comme d'une illusion : l'amour. L'amour, c'est le bavardage des représentations autour du sexe. Schopenhauer (comme plus tard Freud) s'amuse – à la suite de Lucrèce, des Cyniques, de Molière –, de toute une tradition, et il s'ingénie à montrer que l'amour se nourrit des illusions symptomatiques de certains besoins spécifiques de la volonté anonyme et inconsciente, c'est-à-dire du désir.

Exemple. Les amoureux se figurent que leur partenaire est l'unique, le vrai. L'amour se présente comme une sorte d'élection d'un individu plutôt que d'un autre.

La notion d'individu, pour Schopenhauer, est nulle. L'individu n'est qu'une représentation illusoire. Il montre ainsi que si vous dites que vous préférez tel homme, telle femme, en fait on remarque son âge, le bon âge pour concevoir se situe entre dix-huit et vingt-cinq ans. Ce qui définit une jolie femme, ce sont deux caractéristiques indispensables pour la maternité : la largeur du bassin et taille de la poitrine. Ce sont là des propos démystificateurs destinés à montrer que :

- ce qui pousse est inconscient ;
- les représentations conscientes, les idéaux, les buts, les choix amoureux, les pensées, les privilèges accordés à certaines personnes par rapport à d'autres, la moralité, la vertu, ce sont des illusions. Les illusions permettent au désir de se satisfaire sous le couvert de certaines représentations.

Lorsque le but est atteint : il y a reproduction. Alors se révèlent plusieurs choses : la volonté qui pourrait être satisfaite et le désir qui pourrait être comblé, continuent à tarauder, le but était illusoire. Il s'agissait d'être poussé dans telle ou telle direction plutôt que telle autre. Cette pulsion continue. Nietzsche dans la *Généalogie de la morale*, au début du troisième Traité déclare que, quand de vieux vicieux comme Schopenhauer ou Wagner se font apôtres de la chasteté, ce n'est pas sérieux. La volonté supra individuelle les travaille au corps. Nous sommes donc poussés par quelque chose de non conscient et qui continue de nous propulser vers des buts. Ces buts étant illusoires, la volonté, bien qu'orientée vers certains buts, est indéfiniment détournée vers d'autres buts. Il n'y a pas de finalité, de sens, de logique, de téléologie de la volonté. La poussée se fait anarchiquement.

Ce que Nietzsche retire de Schopenhauer

Ce que nous pouvons retenir du Nietzsche influencé par Schopenhauer, ce sont les points suivants.

Le fondamental, l'originale, le premier, la raison des choses, le principe, le fond sous divers noms, le fond du psychisme, ce sont des pulsions, des volontés que Nietzsche va peu à peu formuler sous le nom de « volonté de puissance » analogue à la volonté chez Schopenhauer.

Ces pulsions, ces affects sont en lutte les uns avec les autres, ils poussent vers quelque chose, dans une direction qui n'a rien à voir avec la logique, la moralité, la finalité. Le fond des choses est une volonté dépourvue de sens, inconsciente, non perceptible, déraisonnable, irrationnelle. Cette volonté s'appelle les affects, les instincts.

C'est à cela que Nietzsche va opposer toutes les formes de représentations que sont : le conscient, la raison, la logique, la fin, les idées, les idéaux, la vertu, etc.

Il y a d'un côté les affects et de l'autre côté les idées, la conscience, la morale, toutes les représentations que nous nous faisons de ces affects que la philosophie refoule.

Les affects sont donc le principe, l'origine, le fond inconscient, non-conscient, irrationnel, non-maîtrisé que l'on voit apparaître sous la forme du désir chez Platon, de la sensibilité, du devenir.

À l'opposé, nous avons les représentations, les idées, la conscience, les idéaux, la raison, la philosophie.

Par-dessus tout, il y a une notion qui coiffe tout cet ensemble de représentations, analogue au monde des idées et qui est aussi illusoire que le monde de la représentation chez Schopenhauer : c'est la morale.

La morale, c'est l'ensemble des représentations illusoires. C'est la morale platonico-chrétienne.

Lorsque Nietzsche attaque le christianisme, ce n'est pas tant la religion chrétienne ou le Christ mais la morale qu'il combat.

– La morale, c'est l'ensemble des représentations qui ont cours dans notre univers mental depuis Socrate.

– La morale, c'est la philosophie occidentale inventée par Socrate. C'est la civilisation occidentale avec une dichotomie propre à la morale. Il s'agit d'une dichotomie entre :

- sensible et intelligible
- affects et idéaux
- devoir être et être
- mal et bien

3. NIETZSCHE : LA CIVILISATION - LA DÉCADENCE

Pour Nietzsche, la **morale occidentale** distingue **deux domaines** : celui de la **raison** et celui des **passions** ou sensibilité. La morale refuse ce qui est de l'ordre des passions et des affects. Il faut que l'homme s'attache à conformer sa conduite aux idéaux d'un monde rationnel et suprasensible. Il convient de refuser le sensible pour s'élever vers l'intelligible, attitude grossièrement platoniste. Dans cette démarche, on méconnaît la réalité affective et pulsionnelle, on la condamne au profit de la raison, du bonheur.

Nietzsche refuse cette démarche. Il dira, par exemple, que le bonheur est bon pour les Anglais c'est-à-dire les utilitaristes, les épiciers, la gent démocratique et les bonnes femmes².

Le bonheur est un idéal pour les faibles. Plutôt que de parler des faibles ou des forts, il vaut mieux parler de **faiblesse** et de **force**. Force et faiblesse sont des **tendances**. On ne désigne pas des individus ou un groupe d'individus. Force ou faiblesse est une composante de la psychologie, du psychisme d'un individu. Il y a de la faiblesse même dans un organisme fort. La faiblesse, c'est une tentation, un penchant, un moment de la volonté. C'est caricatural de dire que d'un côté il y a les forts et de l'autre les faibles.

La **faiblesse** est utilisée pour exprimer la **décadence**.

La force et la faiblesse désignent la capacité d'affronter ou non la réalité, le monde des affects, dans ce qu'il y a d'horrible, d'effroyable, de douteux, de suspect.

La réalité, pour Nietzsche – comme pour Homère, comme pour la tragédie – est énigmatique, suspecte, douteuse, louche et effroyable. On ne comprend rien et elle réserve toujours des mauvais coups.

La faiblesse consiste à ne pas supporter la réalité, à préférer se mentir à soi-même à se mentir quant à sa propre réalité, à la réalité. Dans *L'Antéchrist* [§ 55-56], Nietzsche déclare qu'il y a deux façons de se tenir devant la réalité. Il y a deux types de mensonges liés à la faiblesse. Ou bien on ne veut pas voir la réalité telle qu'elle est ou bien on refuse de voir la réalité purement et simplement. Le mensonge le plus courant, ce n'est pas le mensonge à autrui mais le mensonge envers soi-même, on se masque la réalité.

La réalité, c'est celle qui nous est intérieure, c'est la réalité des relations entre les êtres humains, et cette relation c'est la guerre réciproque.

Dans *Ecce homo*, Nietzsche souligne qu'il est inutile de se leurrer, l'amour n'a rien à voir avec l'altruisme, le dévouement, l'abnégation. La réalité des rapports entre les sexes, c'est fondamentalement la guerre : une femme qui court après son destin, ironise Nietzsche, bousculerait le diable en personne.

² Cf. *Crépuscule des idoles*, « Raids d'un intempestif » § 38.

La réalité, ce n'est pas seulement la guerre entre les individus, mais c'est aussi la **guerre intérieure**, la violence qu'on porte en soi, les conflits d'affects. Il s'agit alors d'affects condamnés par les mœurs et les coutumes, par les morales dominantes. Ces affects, on se les cache, on veut les nier et on tente de les domestiquer.

On se retrouve dans un *idéalisme* qui consiste à se mentir à soi-même et sur soi-même, sur ses rapports avec les hommes.

Cet idéalisme s'appelle la morale, pour Nietzsche. La faiblesse ou la décadence, c'est l'ensemble des moyens par lesquels on arrive à l'idéalisme.

L'idéalisme réside aussi dans l'attitude qui fait qu'on ne s'en sort qu'en se masquant la réalité à soi-même, parce qu'on n'est pas capable de l'affronter. On ne veut pas reconnaître en soi-même une certaine violence et cruauté. On n'est même pas capable, étant faible, d'aller jusqu'au bout de ses propres désirs. On ne veut pas manifester sa spécificité, son individualité. On estime qu'il faut se comporter comme tout le monde parce que, dit Nietzsche, *tous les hommes sont égaux*.

L'idéaliste, donc, se ment à soi-même sur sa propre nature. On se donne des idéaux universels et des maximes universalisables. On pense que les hommes sont égaux et on tombe dans ce que Nietzsche appelle la *morale du troupeau* qui prétend que tous les hommes sont semblables et que toutes leurs conduites doivent tendre à l'universalité.

Les grands idéaux mis en avant par l'idéalisme, par la morale platonico-chrétienne, par la civilisation occidentale, par le socratisme, offusquent la décadence.

La notion de **décadence** intervient assez tardivement dans la pensée de Nietzsche (1884-1885). Il l'emprunte à Paul Bourget qui utilise ce terme dans les *Essais de psychologie contemporaine*. Aussi Nietzsche écrit-il ce mot en français dans ces propres textes.

Chez Paul Bourget, il est question de la décadence comme **incapacité**, dans le domaine poétique, **à faire un travail d'unification**. On n'est plus apte à édifier de grandes architectures d'ensemble. On ne sait plus maîtriser les détails pour considérer une œuvre globalement, de façon organique.

Paul Bourget, réactionnaire, est devenu un moralisateur. Dans ses *Études de psychologie contemporaine*, il critique les Goncourt, Baudelaire, Stendhal... Ils sont décadents car, selon lui, ils ne sont pas capables de maîtriser toutes les forces qui concourent à une œuvre, ils se perdent et s'enfouissent dans les détails.

Nietzsche va formuler la même critique à l'égard de Wagner. Il estime qu'il élabore une musique séduisante. Dans le détail, c'est touchant, mais l'ensemble de l'opéra n'a pas d'unité. Le thème wagnérien endort, c'est une machine à répéter.

Dans la perspective de la psychologie, le décadent est incapable de donner une direction à ses affects. Il ne maîtrise rien. Il se perd dans toutes sortes de directions centrifuges. Il n'est pas capable de donner un équilibre et une unité à ses affects³.

La faiblesse réside dans cette incapacité à faire servir de façon synthétique les divers affects, et de les orienter dans une direction, vers un but, une cible. Nietzsche veut au contraire un vouloir qui a, dit-il, « *la consistance du granit* ».

Le décadent ne sait pas ce qu'il veut. Il est ballotté de-ci de-là. Ainsi réagit-il fort mal. Il se trouve dans une situation d'impuissance, de déséquilibre par rapport à lui-même, à ses instincts, ses affects. Ses désirs vont dans tous les sens. C'est cela, la décadence du point de vue psychologique.

Et, quand on n'est pas capable d'avoir en soi-même la discipline nécessaire pour s'orienter, on **fait appel à un tyran**. Nietzsche applique donc ici une image politique à la psychologie pour élargir la décadence à l'ensemble de la civilisation occidentale. Socrate est un décadent, un dégénéré, un monstre moral. Il a des affects extrêmement violents. Comme il n'arrive pas à discipliner ses affects, il fait appel à la **raison** qui devient une force violente, despotique, **tyrannique, totalitaire**.

Nietzsche déclare que quelqu'un qui a besoin de la raison pour jouer les tyrans, c'est quelqu'un qui ressent la tyrannie des affects qu'il ne peut ni organiser ni dominer.

La réaction philosophique, rationnelle, consciente, vertueuse, morale, – le socratisme – est une tentative pour imposer l'unité de façon artificielle.

Pour Nietzsche, la force est un instinct dominant qui s'empare des autres tendances et les entraîne dans une seule et unique direction.

La raison n'est ni un affect ni une pulsion. La raison consiste à nier, refouler, refuser les affects. La raison est un organe superficiel. C'est un instrument qui sert à rejeter. Il y a, chez Nietzsche, une **collusion entre la rationalité et le refoulement**.

À travers Schopenhauer, on peut rapprocher Nietzsche – Freud – Marx. La raison, chez Nietzsche, joue un rôle analogue à celui du sur-moi chez Freud. Cette super-instance super-rationalisée met la raison au service d'une répression de l'affectivité extrêmement violente. On est devant un hypermoralisme.

Pour Nietzsche, la morale, c'est la façon qu'a l'Occident de refouler, de nier la sensibilité, les affects, au nom de la raison. La raison apporte l'ordre, la conscience, le bonheur, la paix au moyen de la répression des pulsions. La paix est une sorte de « paix des cimetières » qui fait bon marché de cet inévitable conflit qui caractérise un être vivant. Un être vivant, dit Nietzsche, est un être dont les affects sont en guerre les uns avec

³ Cf. *Crépuscule des idoles*, « Le problème de Socrate ».

les autres. Vivre, c'est être en guerre au sens homérique du terme. C'est transcendantal, c'est-à-dire constitutif de toute l'expérience humaine. À l'intérieur d'un individu ou d'un psychisme, il y a la guerre. Les passions et les affects se combattent. Nous maintenons tant bien que mal un équilibre.

La raison va faire taire toutes les passions. Elle va essayer de les supprimer, de les exciser, de les castrer, de les tuer, dit Nietzsche.

La raison refoule l'affectif. Elle propose comme idéal la vie bonne. L'idéal moral, c'est la mort du désir, du vouloir. Voilà pourquoi Nietzsche parle de « paix de l'âme » comme d'une paix des cimetières. Et c'est ce en quoi consiste le bonheur.

Le **bonheur**, pour Nietzsche, c'est un idéal moderne, conforme aux idéaux de l'Occident, à la culture occidentale et socratique. Ce qui est visé, c'est l'absence de conflits, de guerres, de contradictions, de troubles, ce qui définit négativement l'**ataraxie** qui est la tranquillité de l'âme, la paix de l'âme. Plus de guerre intérieure ni extérieure, voilà le mot d'ordre ! Le bonheur, c'est l'absence de conflits. C'est un idéal décadent. C'est l'idéal de ceux qui sont incapables de maîtriser le chaos intérieur. L'idéal ne réside pas dans l'équilibre des affects, mais dans leur destruction et dans la suppression des conflits.

D'où la formule de Nietzsche : **la morale nie la vie**. Elle fait comme si la vie n'existait pas.

La morale réside dans l'ensemble des idéaux occidentaux, socratiques, philosophiques. La philosophie est la solution inventée par la faiblesse occidentale pour sortir des conflits intimes de l'âme et des sociétés.

La morale, c'est la domination répressive de la raison, au nom de la paix. On refuse, on nie, on calomnie la vie. La vie est un chaos qu'il faut surmonter. On condamne la vie.

CONCLUSION

Nietzsche est l'analyste extrêmement patient des symptômes qui caractérisent l'Occident.

Nietzsche n'est pas contre la métaphysique, il l'ignore : ce n'est pas son problème. C'est Heidegger qui le fait croire.

Nietzsche combat essentiellement la morale. Morale et christianisme, pour lui, c'est la même chose. Il en va ainsi du platonisme. Mais il n'emploie pas le terme de métaphysique qui est technique.

Nietzsche **lutte contre l'idéalisme**, les idées, les idéaux modernes, la civilisation moderne.

Nietzsche n'énonce pas de catéchisme parce qu'il serait immédiatement repris par la décadence.

Nietzsche **veut retrouver la réalité**. Il en fait l'éloge, il la défend, il l'exprime sous la forme de l'affirmation. C'est en ce sens que l'on peut comprendre le terme **dionysiaque**.

Le dionysiaque, c'est cette réalité d'ordre affectif, insaisissable. Elle est à la fois niée et affirmée. Le dionysiaque, c'est l'affirmation de cette réalité terrible, énigmatique, effroyable, problématique. C'est de ce symbole dionysiaque que Nietzsche se sert pour faire son apologie de la réalité.

Le dionysiaque, c'est la tendance affirmative de Nietzsche. Il s'élève contre la morale qui nie la réalité.

L'affirmation dionysiaque est l'affirmation de la réalité ici et maintenant. C'est celle d'une réalité sensible qui se traduit dans les conditions effectives d'existence que la morale s'est, depuis Socrate, ingénieur à nier.

La question primordiale de Nietzsche est donc celle de la civilisation. Nietzsche distingue deux formes de civilisation : **avant** Socrate, le tragique de l'existence exprimé par les poèmes homériques et les tragédies ; **après** Socrate, la rationalité. Il y a donc deux règnes : celui du sensible et celui de l'intelligible.

D'un côté, domine l'"affectif", la volonté, les pulsions, les instincts qui sont l'objet de la psychologie ou généalogie. De l'autre règne le monde "idéal", les idéaux, les idoles. Les idoles se caractérisent par la rationalité, la conscience, le caractère suprasensible : l'univers platonico-chrétien et son "autre monde idéal".

Voici les deux types de conception de vie :

La vision tragique, la musique, les passions, le traitement tragique des passions, le dionysiaque. C'est la mise en scène affirmative, approbatrice des passions avec leurs désordres et leurs violences, leur absurdité et leur caractère énigmatique.

La vision de l'ordre, de la rationalité, de la conscience, le monde intelligible des idées.

CHAPITRE III

LE DEUXIÈME FIL CONDUCTEUR :

LA MORALE-LE CHRISTIANISME-LA RÉALITÉ OU LE DIONYSIAQUE

1. LA MORALE

La morale est la façon faible de résoudre le problème de l'existence en le niant, en l'évitant par le mensonge.

On refoule la vie, la guerre, le chaos, le désordre, la mort.

Selon Nietzsche, la morale est donc la mauvaise solution apportée au problème de l'existence. On refuse d'affronter la réalité, qui est "terrible", en lui substituant des idéaux qui sont des convictions, des illusions, des mensonges.

La morale est la **conception globale de l'Occident**. C'est une **vision du monde**. C'est une conception générale de l'existence qui consiste à **éliminer la réalité et à la remplacer par les idéaux**.

Est "morale" une attitude générale qui consiste à dire : ce monde-ci est un monde faux, illusoire, mauvais. Il faut quitter ce monde pour aller vers un autre monde, le vrai monde, le monde des idéaux.

La morale est une façon de nier ce monde pour changer la vie. Nietzsche pense qu'on ne peut pas changer la vie. Vouloir changer la vie, c'est refuser la réalité pour aligner la conduite de l'homme sur des idéaux. **C'est cela la faiblesse**, la décadence, le nihilisme, la fin de tout, le néant, la négation de la seule réalité.

L'Occident est moral. Ce qui est commun à tout le monde occidental marqué par le christianisme, le platonisme, c'est la volonté de transformer les choses pour remplacer la réalité par un « monde meilleur ».

Le monde meilleur, c'est le monde idéal, le monde de la vérité et de la raison, de la rationalité, de la démocratie, de la justice, du bien, du progrès. Ce sont là des « **idées modernes** », c'est-à-dire, pour Nietzsche, « des idées fausses ».

La morale est le principe même de la pensée occidentale. Elle est la mauvaise façon de résoudre le problème de l'existence en utilisant des concepts, des idées. La philosophie apparaît comme une façon de vouloir régler ces problèmes à l'aide de la conscience ou de la rationalité, qui est décadente, malade, morbide. La philosophie est l'archétype de ce monde occidental : la substitution de la raison consciente à la réalité affective, chaotique, effroyable, énigmatique, mortelle.

En ce qui concerne le problème moral, il convient de se reporter aux textes suivants de Nietzsche :

- *Crépuscule des idoles*, “La morale comme contre-nature” et les “améliorateurs de l’humanité”
- *Ecce homo*, “pourquoi je suis un destin” [§§ 8,9]

Nietzsche rejette la morale en tant qu’elle est un ensemble d’impératifs qui enjoignent au sujet de modifier la réalité en agissant dans le sens que l’on a coutume d’appeler le bien.

Pour Nietzsche, la morale est une illusion. Il n’y a pas d’actions morales. Elles sont imaginaires et les intentions comme les actions sont immorales.

Il n’y a pas de “bonne volonté” capable de contrebalancer “la force propulsive” des instincts. Nietzsche se réfère aux moralistes pour déclarer que l’identité essentielle des actions humaines est tout immorale.

Par ailleurs, il n’y a pas d’actes libres et spontanés.

Le monde auquel pourrait s’appliquer une norme n’existe pas.

La **réalité** de l’individu, ce sont ses **désirs**, sa volonté de s’augmenter par la réalisation de ses instincts. C’est la volonté de puissance. La réalité, c’est l’égoïsme de la volonté instinctuelle et des intérêts d’un moi.

Les jugements et les principes moraux sont « des opinions engendrées par les instincts et qui influencent à leur tour ces instincts ». ⁴

La morale est un système de jugements de valeur qui est en relation avec les conditions de l’existence d’un être. La morale, donc, est l’affaire de ceux qui ne peuvent s’affranchir d’elle. Elle fait partie intégrante de leurs conditions d’existence. On ne peut pas les réfuter, on peut seulement en avoir d’autres. Cependant, les motifs moraux invoqués par les hommes ne les ont pas vraiment incités à agir comme ils font. Car, au fondement de tout jugement moral, il y a **l’erreur**.

Il faut éviter nombre d’actions que l’on appelle “immorales” et en accomplir de “morales”. Mais il faut faire cela [dit Nietzsche dans *Aurore*, § 103] pour d’autres raisons que jusqu’à maintenant.

Le § 15 de *L’Antéchrist* dresse un long catalogue des illusions métaphysiques qui n’ont aucun point commun avec la réalité : rien que des causes imaginaires, des effets imaginaires, un commerce avec des êtres imaginaires, une science de la nature imaginaire, une psychologie imaginaire, une téléologie imaginaire.

Pour Nietzsche, la morale est une façon d’échapper à la réalité par un mensonge. Cela exprime une réalité ratée, la décadence. La morale est

⁴ Fragments posthumes, KSA, t. 9, fin 1880 - Fragments posthumes, d., *Aurore*, 7, [231], Gallimard, p. 643.

l'affaire de ceux qui souffrent de la réalité et qui sont incapables de l'assumer⁵.

La **généalogie** nietzschéenne consiste à interroger l'origine de nos jugements sur les valeurs. Elle détecte les désirs, les affects, les pulsions cachées dont la morale est une expression, un travestissement, une interprétation.

L'idéal moral est une interprétation codée des états du corps et de ses affects. Voilà l'origine honteuse (*pudenda origo*) de cet idéal moral. Il faut déchiffrer le latent dans le manifeste.

La vie est volonté de puissance. Nos jugements de valeur sont au service de la vie. L'évaluation morale est une interprétation d'états physiologiques définis. Qui est interprète ? Nos affects⁶. C'est la raison pour laquelle Nietzsche parle de « discours codés », de « sémiologie », de « système de signes ».

La morale est un ensemble de signes manifestant un phénomène caché, déguisé, ou travesti. La morale est le symptôme d'une vie malade, ratée. Elle est donc ce qui indique la faiblesse, le déclin, la décadence. Les morales sont des sémiologies des affects.

Il y a des morales qui sont destinées à justifier leur auteur aux yeux d'autrui. D'autres morales sont destinées à apaiser leur auteur, à le réconcilier avec lui-même. D'autres morales servent à leur auteur à se crucifier, à s'humilier ; d'autres à exercer sa vengeance, d'autres à se déguiser, à se transfigurer, à se transposer dans une sphère élevée et lointaine. Telle morale permet à son auteur d'oublier ou de se faire oublier, tout ou partie⁷.

« Mon principe fondamental, déclare Nietzsche, c'est qu'il n'y a pas de phénomènes moraux, mais rien qu'une interprétation morale de ces phénomènes. Cette interprétation elle-même est d'origine extra morale. »⁸

Et Nietzsche de conclure :

« Ma découverte c'est que toutes les forces et les instincts qui rendent possibles la vie et la croissance sont condamnés par la morale. La morale est l'instinct négateur de la vie. Il faut détruire la morale pour libérer la vie. »⁹

« Plus l'homme se sent robuste, fort, riche, fécond, entreprenant, plus il devient "immoral". [...] Rien ne serait plus onéreux que la vertu, car elle finirait par faire de la terre un hôpital. »¹⁰

⁵ Cf. *Fragments posthumes*, été 1882, 1 [2] = Gall. t. IX, p. 19.

⁶ Cf. *Fragments posthumes*, VIII, 2, [190], automne 1885-automne 1886.

⁷ PBM, § 187.

⁸ *Fragments posthumes*, VIII, 2, [165], automne 1886, Gall. t. XII, p. 150.

⁹ *Fragments posthumes*, VIII, 7,[6], fin 1886-printemps 1887, Gall., t. XII, p. 269.

¹⁰ *Fragments posthumes*, VIII, 4, 7, printemps 1886, *ibid.* p. 182.

Si la morale est l'expression de la faiblesse, si elle est une négation de la vie, elle est, comme le sur-moi du névrosé, une sorte de manœuvre autodestructrice de la vie, ce que Nietzsche appelle « un idéal ascétique ». Elle est maladie qui prétend rendre l'homme meilleur et qui en réalité le détruit.

Deux textes sont à retenir pour illustrer la morale de Nietzsche.

Crépuscule des idoles, « Les amélioreurs de l'humanité »

« On sait ce que j'exige du philosophe : se placer par-delà Bien en Mal, – être au-dessus de l'illusion du jugement moral. [...] (c'est la consigne de l'affirmation qu'il n'existe absolument pas de faits moraux)

[...] La morale n'est qu'une interprétation de certains phénomènes [...] une interprétation fautive [...] La distinction du réel et de l'imaginaire fait encore défaut. (Le mot de vérité désigne des illusions de l'imagination).

Le jugement moral a une valeur inestimable en tant que sémiotique : il révèle [...] les réalités les plus précieuses des civilisations et des âmes profondes [...]

La morale n'est qu'un discours codé, qu'une symptomatologie. »

Ecce homo, « Pourquoi je suis un destin », §§ 7, 8, 9

« La morale chrétienne – la forme la plus pernicieuse de la volonté de mensonge, la vraie Circe de l'humanité : cela même qui l'a *corrompue* [...]

Qu'on ait enseigné à mépriser les instincts fondamentaux de la vie ; que l'on ait *forgé le mensonge* d'une "âme", d'un "esprit" pour faire honte au corps ; que l'on ait enseigné comme quelque chose d'impur la condition première de la vie, la sexualité [...]

(Inversement que l'on se dirige vers le déclin et les contradictions de l'instinct dans la personnalisation et dans "l'amour du prochain" voilà la décadence)

La seule morale qu'on a enseignée jusqu'à présent, la morale du désintéressement [...] elle *nie* radicalement le fond même de la vie. [...]

la morale – l'idiosyncrasie de *décadents*, avec l'intention cachée de *se venger de la vie* – et *cela*, avec succès. [...] La morale comme *vampirisme*... [...] Qui fait là-dessus la lumière est une *force majeure*, un destin, – il brise l'histoire de l'humanité en deux morceaux. On vit *avant* lui, on vit *après* lui... [...]

Tout ce qui jusqu'à présent s'appelait « vérité » est reconnu comme la forme la plus nuisible, la plus perfide, la plus souterraine de mensonge ; [...]

L'idée de « Dieu » inventée pour servir d'antithèse à la vie, [...]

L'idée d'« au-delà », de « vrai monde » inventée pour dévaluer le *seul* monde qui existe [...]

L'idée d'« âme », d'« esprit » et finalement d'« immortalité de l'âme » inventée pour mépriser le corps, pour le rendre malade –

(l'idée de) « saint » –, pour opposer au contraire une affreuse insouciance à toutes les choses qui méritent le sérieux dans la vie, la question de l'alimentation, du logement, du régime intellectuel, du traitement des malades, de la propreté, de la météorologie. [...]

dans l'idée de l'homme *bon*, le parti pris pour tout ce qui est faible, malade, raté, souffrant de soi, de *tout ce qui doit périr* [...] Et on a cru à tout cela, *sous le nom de morale ! – Écrasez l'infâme ! –*

– M'a-t-on compris ? – Dionysos contre le crucifié... »

2. LE CHRISTIANISME

C'est essentiellement la doctrine issue de l'enseignement du Christ.

Nietzsche déclare que la morale qui, à son époque, était la **morale dominante** et qui se déclarait chrétienne, n'avait absolument **rien à voir avec l'enseignement du Christ**. Aussi, quand Nietzsche parle du christianisme et des chrétiens, il emploie les guillemets. En effet, il y a dans l'utilisation courante de ces termes un mensonge éhonté, une usurpation du nom du Christ. Nietzsche dénonce cette confusion du christianisme avec le message évangélique du Christ.

Dans *L'Antéchrist*, par exemple, Nietzsche a des mots extrêmement sévères : « Ce n'est pas un évangile, c'est un disangile » c'est-à-dire ce n'est pas une bonne nouvelle mais la mauvaise nouvelle.

Dans le § 39 de *L'Antéchrist*, on lit :

« Le mot de « christianisme » déjà est un malentendu. Au fond, il n'y a eu qu'un seul chrétien et celui-là est mort sur la Croix. « L'évangile » est mort sur la Croix ! Ce qui, depuis lors s'appelle « évangile » était déjà l'antithèse de ce que le Christ avait dit. C'était une mauvaise nouvelle, un disangile. Il est faux jusqu'à l'absurde de voir dans une foi, par exemple la foi dans le salut par le Christ, la marque distinctive du « chrétien » ».

C'est l'apôtre Paul qui est le fondateur de la mauvaise nouvelle, le symbole de la morale. Paul théorise, sous une forme théologique, la morale évangélique pour en faire non pas un message de vie, mais un message de mort. Le christianisme est symbolisé par la Croix, la mort du Christ. Voilà le paradigme du christianisme, du message de la négation de la vie.

Platon et le christianisme sont unis dans un projet commun, un même combat à quatre siècles de distance.

Le « christianisme », c'est du platonisme vulgarisé¹¹.

L'Occident, sous le double emblème de Socrate et du **christianisme paulinien**, est dominé par une morale ascétique. Cette morale privilégie le

¹¹ Cf. *Par-delà Bien et Mal*, Préface.

monde idéal, rationnel, conscient par rapport au monde des passions, des pulsions, des affects, du psychologique, du physiologique, du corps. Ce dernier monde est considéré comme mauvais car non maîtrisé, incompréhensible, obscur, extrêmement dangereux et équivoque.

Toute la civilisation occidentale consiste dans l'instauration de ce **dualisme** et dans le combat de l'idéalisme contre ce que Nietzsche appelle la Réalité.

3. LA RÉALITÉ

La réalité pour Nietzsche, c'est ce qui nie l'idéalisme moral. La réalité c'est la réalité des passions, de l'affect, du corps.

Nietzsche critique l'idéalisme occidental, le monde de la civilisation occidentale, la décadence.

Et il explore le jeu conflictuel des affects entre eux. Ce jeu conflictuel est lui-même interprétatif de la lutte des affects entre eux. C'est cela la psychologie.

La réalité, c'est le nom que Nietzsche donne à cet univers pulsionnel effectivement épouvantable et qui est le vrai fond de notre existence.

Le fond de notre existence est analogue à une sorte d'univers désordonné, éclaté, **sans signification**, sans haut ni bas, **sans solution**. C'est l'énigme, le chaos. Les passions sont acharnées à se vaincre les unes les autres. Il s'agit de toutes les passions que l'on voit représentées par Homère et les Tragiques. Voilà le fond réel de l'existence, voilà la réalité.

1. Le dionysiaque et la grande santé, la belle humeur

Le mot **dionysiaque** désigne d'emblée ce qui est symbolisé par les *fêtes de Dionysos*. C'était la fête de ce qu'il y a d'affectif, de passionnel, d'instinctuel, de non-conscient, de non-représenté, dans la réalité humaine.

Dans les fêtes de Dionysos, les tragédies représentaient les passions humaines avec ce qu'elles ont de meurtrier, d'horrible, de violent, d'incompréhensible. On cherchait à montrer ce qu'il y a de profond dans la réalité humaine. C'est donc une sorte de **mise en scène de la volonté, du désir, des affects**.

Socrate et la morale sont les symboles de ce qui s'oppose au dionysiaque. L'univers, la réalité, sont divisés en deux parties :

- d'une part la conscience, l'idéal, le rationnel, le suprasensible, le moral, le vertueux, **le Bien** ;
- d'autre part les désirs, les passions, les affects, les sentiments, le sensible que la morale assimile au **Mal** ou au principe du mal.

On a un univers **dualiste**, où on lutte pour aller du sensible à l'intelligible, pour passer du monde du désordre, de l'immoralité, de la violence, du vice à un monde idéal où l'on accède, moyennant la maîtrise des passions par la raison, la prise de conscience.

Nietzsche donne dans *Crépuscule des idoles* l'équation établie par la visée rationnelle :

- La raison = la vertu
- La vertu = le bonheur.

Cet univers s'appelle la morale, le socratisme, christianisme-platonicien.

Nietzsche écrit dans *Ecce homo* :

« Ce qui me sépare, ce qui me met à part de tout le reste de l'humanité, c'est d'avoir *découvert* [au sens d'enlever le couvercle, de dénoncer] la morale chrétienne. »¹²

Nietzsche lutte contre la morale chrétienne. Le christianisme a comme synonyme l'idéalisme, les idéaux, la philosophie jusqu'à présent.

Le christianisme a été préparé par le platonisme.

Le dionysiaque, c'est la grande santé. C'est cette façon d'absorber en soi la maladie, la décadence, la faiblesse et toutes les formes de désordre pour les surmonter sans cesse.

La grande santé, c'est la capacité de surmonter la maladie que l'on contracte forcément dans l'affrontement avec la vie qui disloque l'homme.

La vie est une situation terrible qui n'est pas à la mesure de l'homme.

Le faible, le malade, le décadent, c'est celui qui refuse le conflit, ce conflit qui peut être mortel. Il y a un mystère des choses qui sont destructrices de l'individualité, de l'ordre physique.

Nietzsche explique qu'il n'y a pas d'un côté un état malade – c'est-à-dire le mal —, et de l'autre côté un état bon et vertueux. Il y a pour Nietzsche un état intermédiaire où la vie cherche sans cesse à se surmonter. Dans *Ecce homo*, Nietzsche explique qu'il est **à la fois faible et décadent** (il a été malade, il a failli être écrasé par la vie et les passions) et il est aussi fort, il a réussi à surmonter cela.

Le dionysiaque et la belle humeur, la gaieté d'esprit vont ensemble.

L'exaltation, la volonté d'exacerber les conflits pour obtenir plus de puissance, Nietzsche les qualifie de dionysiaques.

Le dionysiaque c'est une façon de se surmonter afin d'atteindre plus de puissance, sans abolir les contradictions, les tensions.

¹² *Ecce homo*, 4^e partie, § 7.

Cette exaltation, cette volonté, Nietzsche l'appelle aussi **la belle humeur**. Nietzsche trouve aussi la belle humeur dans la musique, celle qui s'oppose à la musique de Wagner.

La belle humeur, déclare Nietzsche en 1888, c'est « la clé de ma pensée », c'est « l'aboutissement de ma philosophie ». Nietzsche parle de la musique de « belle humeur », c'est la musique de Mozart¹³.

Cette musique de la belle humeur s'oppose évidemment à la musique wagnérienne qui est là pour nous proposer un narcotique, une sorte de somnambulisme de la volonté.

Nietzsche veut donc cette marche vers ce non-bonheur, cette non-satisfaction qu'il appelle « belle humeur » et que Patrick Wotling traduit par « gaieté d'esprit ».

La volonté de puissance forte est la volonté qui va vers la maîtrise des contradictions sans les abolir, vers la pluralisation des affects.

La volonté cherche à surmonter la réalité en soi et en dehors de soi au lieu de la nier pour obtenir la paix de l'âme.

La **morale** vise à la **négation des contradictions**, elle veut l'abolition de toute tension vitale, elle s'oriente ainsi vers la mort.

Au contraire, le dionysiaque ou la belle humeur sont des façons d'affirmer la réalité, de la vouloir bien qu'elle soit épouvantable, terrible, énigmatique.

La **belle humeur** est **l'affirmation de cette réalité épouvantable**, par opposition à la **morale qui la nie**. La morale ne peut pas résoudre le problème des passions, des sentiments, de la vie, des contradictions internes au psychisme.

La morale fait tout ce qu'elle peut pour discréditer et exclure le sensible et les passions. C'est le « **castratisme** ». La morale excise, nie, détruit comme un dentiste qui, pour soigner une dent, l'arrache¹⁴.

La volonté de puissance forte, elle, vise la belle humeur qui surmonte les contradictions, accepte la réalité sans la nier, sans refuser l'affrontement avec la réalité. Elle cherche à se surmonter.

Cette belle humeur s'appelle le dionysiaque.

Le dionysiaque recouvre beaucoup de choses chez Nietzsche. C'est, par exemple, ce **fond épouvantable de désirs** dont la caractéristique est la **violence**, le caractère **contradictoire**, inconciliable, **inexorablement sans solution**.

¹³ Cf. *Humain trop humain*, deuxième partie, § 164, le « Voyageur et son ombre ».

¹⁴ Cf. *Crépuscule des idoles*, « La morale contre nature », § 1.

La vie, c'est ce qui nous ferait périr si nous en sondions l'abîme. Il y a quelque chose d'énigmatique, d'effroyable, d'insondable, de destructeur, dans la vie. La vie est une forme de mort, une variété de maladie. L'existence humaine n'est pas tranquille, elle ne vise pas le bonheur, la solution des contradictions. Elle est le danger suprême. D'où le symbole de la **grande santé**.

CHAPITRE IV

LE TROISIÈME FIL CONDUCTEUR :

LA VOLONTÉ DE PUISSANCE

1. PRÉLIMINAIRE : CE N'EST PAS UNE ONTOLOGIE

On ne peut pas faire, comme Heidegger, de ce terme « la volonté de puissance », un des mots clés de la pensée de Nietzsche. Il ne s'agit pas d'une sorte de réalité comme la **chose en soi** qui est **inconnaisable**. La chose en soi est le fondement du phénomène, c'est ce qui fait être le phénomène. Aussi a-t-elle quelque chose qui ressemble à la volonté de puissance.

Selon Kant, la chose en soi est supposée être **cause**. Elle ne peut que faire l'objet d'une **intuition intellectuelle et non** d'une **connaissance**.

Pour Schopenhauer, la chose en soi c'est la **volonté**.

Mais Nietzsche refuse ces conceptions. Nous n'avons pas, avec la volonté de puissance, quelque chose qui serait identifiable comme une cause, une substance ou une réalité qui déterminerait des phénomènes. Il n'y a pas **un rapport d'un être cause à des effets même pluriels**. La volonté de puissance n'est pas une réalité substantielle, elle n'est pas une substance. On ne peut "ontologiser" la volonté de puissance. La volonté de puissance n'est pas un être.

La volonté de puissance est une sorte de **structure de la volonté**. Nous pourrions l'appeler dans un premier temps la volonté de puissance-désir. La volonté de puissance est la structure du désir.

Qu'est-ce que le désir ? Ce n'est pas une réalité ontologique.

Chez Schopenhauer, il y a un vouloir-vivre, un désir de vivre qui s'exprime dans des manifestations de la vie.

Avant le *Zarathoustra*, vers 1883-1885, Nietzsche n'utilise pas l'expression « volonté de puissance ». Nietzsche a donc utilisé tardivement cette formule. On ne la trouve ni dans *Aurore*, ni dans la première version du *Gai Savoir*, ni dans *Humain trop humain*, ni dans *La naissance de la tragédie*.

Le terme de « vanité », qu'on trouve dans *Aurore* par exemple, **prépare** la notion de volonté de puissance. Ce terme est très utilisé par les moralistes français.

La vanité est **l'amour-propre**. C'est le **moteur secret** des conduites morales. On parle de vanité, d'intérêt, d'amour-propre.

Pour Nietzsche, la **vanité**, par exemple dans *Humain trop humain*, est une sorte de **moteur dissimulé**, clandestin, des **conduites qui passent pour morales**. Les **sentiments moraux** ont une origine et une histoire naturelle ; ils constituent une **science de la nature**. Cette histoire vient du corps, des mœurs, des habitudes, des coutumes. C'est une sorte de jeu de l'amour-propre.

Nietzsche suit La Rochefoucauld qui déclare que la vertu se fonde sur le vice, l'amour-propre. « *La vertu n'irait pas loin si la vanité ne lui tenait compagnie* », autrement dit : l'intérêt personnel.

Les grands idéaux de la morale se fondent sur les intérêts personnels. La vanité est une **esquisse** de la volonté de puissance.

2. APPROCHES MULTIPLES

Pour Nietzsche, la volonté de puissance est le moteur secret des idéaux moraux.

Patrick Wotling, dans le *Vocabulaire de Nietzsche*, donne la définition suivante de la volonté de puissance.

La volonté de puissance « *n'est pas une forme de volonté au sens qu'a classiquement ce terme dans la tradition philosophique.*

Pas davantage la volonté de puissance ne signifie-t-elle le désir de domination, ni l'aspiration au pouvoir. Une telle lecture [...] supposerait un clivage entre le désir, l'aspiration, la volonté d'une part et son objet (visé) d'autre part, dualisme que Nietzsche récuse. »

La puissance ne se réduit pas à un pouvoir ou à une autorité, elle « *est bien davantage maîtrise de soi* ».

1. La surabondance de forces et sa maîtrise

La volonté de puissance exprime la force surabondante que l'on a. L'aspiration au pouvoir exprime faiblesse et manque.

« La volonté de puissance n'est donc pas recherche d'un attribut ou d'un état extérieur à soi, mais processus d'intensification de la puissance que l'on est. »

« La volonté de puissance s'identifie à la notion d'interprétation. L'idée centrale est donc celle d'un processus de maîtrise et de croissance. »

« Le processus organique présuppose un perpétuel interpréter. » « La volonté de puissance interprète : quand un organe prend forme, il s'agit d'une interprétation. La volonté de puissance délimite, détermine des degrés, des disparités de puissance. »

« De simples disparités de puissance resteraient incapables de se ressentir comme telles, il faut qu'existe un quelque chose qui veut croître, qui interprète par référence à sa valeur tout autre chose qui veut croître [...] En vérité, l'interprétation est en moyen en elle-même de se rendre maître de quelque chose. »¹⁵

2. Synthèse – orientation - interprétation

« La volonté de puissance est plurielle ; elle n'est ni un principe ni un fondement et (elle) ne se donne que sous la forme d'un jeu multiple de processus rivaux s'entre-interprétant, jeu qui n'exclut pas la possibilité d'alliances ou de coalitions partielles. »

Nietzsche désigne, par ces "traductions particularisées" de la volonté de puissance par les termes d'« affects », d'« instincts » ou encore de « pulsions ».

« La volonté de puissance est la forme primitive de l'affect [...] tous les affects n'en sont que des développements. »¹⁶

Le processus interprétatif, Nietzsche l'exprime par des métaphores : philologiques, psychologiques, gastro-entérologiques, neurologiques, politiques, pour en évoquer les principaux aspects.

Pour Nietzsche, **la pensée** de la volonté de puissance est une **hypothèse de lecture** justifiée par le **respect**, les exigences de probité de la **méthode généalogique**.

Tous les systèmes de pensée se ramènent à un certain type d'activité pulsionnelle.

« Chez l'animal, on peut déduire tous les instincts de la volonté de puissance ; de même les fonctions de la vie organique dérivant de cette source unique. »¹⁷

Nietzsche pose **l'hypothèse** suivant laquelle la **réalité est interprétable** comme **volonté de puissance** et rien d'autre.

3. Élaboration du concept de volonté de puissance

Nietzsche présente les étapes de la construction de cette hypothèse. La réalité est processuelle et homogène. Il n'existe pas de monde transcendant.

¹⁵ *Fragments posthumes*, 2, [148], automne 1885-automne 1886, trad. Gall., t. XII, p. 141.

¹⁶ *Fragments posthumes*, printemps 1888, trad. Gall., t. XIV, 14, [121].

¹⁷ *Fragments posthumes*, juin-juillet 1885, trad. Gall., t. XI, 36, [31].

« À supposer que rien d'autre ne soit « donné » comme réel que notre monde de désirs et de passions, que nous ne puissions descendre ou monter vers aucune autre « réalité » que celle précisément, de nos pulsions – car la pensée n'est qu'un rapport de ces pulsions les unes avec les autres – n'est-il pas licite de faire la tentative et déposer la question suivante : est-ce que ce donné ne suffit pas à comprendre aussi, à partir de son semblable, le monde que l'on appelle mécanique (ou « matériel ») ? »

Il s'agit du monde

« possédant le même degré de réalité que notre affect lui-même, – comme étant une forme plus primitive du monde des affects, dans laquelle tout ce qui se ramifie et se développe par la suite dans un organique [...] est encore enclos en une puissante unité ; comme étant une espèce de vie pulsionnelle dans laquelle l'ensemble des fonctions organiques, avec leur autorégulation, leur assimilation, leur nutrition, leur excrétion, leur métabolisme, seraient encore synthétiquement liées les unes aux autres – comme étant une préforme de la vie ? »¹⁸

Voilà la **première étape** de la réflexion de Nietzsche sur la volonté de puissance : lire le monde des phénomènes physiques, inorganiques, sur le mode pulsionnel.

Cette extension « est ordonnée par la conscience de la méthode ». La morale de la méthode consiste à ne pas supposer « plusieurs espèces de causalité tant que la tentative de se contenter d'une seule n'a pas été poussée jusqu'à sa limite ultime. »

La volonté exerce des effets. Croyons-nous à la causalité de la volonté. « Notre croyance à ce point est précisément notre croyance à la causalité elle-même [...] (il convient donc) de poser par hypothèse la causalité de la volonté comme étant la seule. »

La **seconde étape** justifie l'hypothèse suivie dans la procédure d'extension des affects de la volonté.

L'unité du mot (par exemple « volonté ») ne garantit en rien l'unité de la chose. Dans tout vouloir il y a une pluralité de sentiments, plusieurs genres de sentir, il y a une pensée qui commande.

« La volonté est un complexe de sentir, de penser... elle est surtout un affect » de nature infra-consciente. C'est la dimension affective des pulsions. La vie découle de l'activité pulsionnelle. Le champ des pulsions s'étend. **La morale est une question de hiérarchie pulsionnelle.**

« À supposer enfin que l'on réussisse à expliquer l'ensemble de notre vie pulsionnelle comme le développement et la ramification d'une unique forme fondamentale de volonté, – à savoir de la volonté de puissance [...] ; à supposer que l'on puisse ramener toutes les fonctions organiques à cette volonté de puissance et qu'on y trouve aussi la solution du problème de la génération et de la nutrition [...] »

¹⁸ *Par-delà Bien et Mal*, § 36, trad. P. Wotling.

on se serait ainsi acquis le droit de déterminer de manière univoque toute force exerçant des effets comme : volonté de puissance. »¹⁹

Le monde est volonté de puissance et rien d'autre.

En cela résident **la troisième et la quatrième étapes**. Le principe unique est la volonté de puissance qui elle-même est pluralité de sentiments, d'affects, de connaissances. La quatrième étape étend à toute la vie organique l'explication de son animation par la volonté de puissance.

« La philosophie est cette pulsion tyrannique même, la plus spirituelle volonté de puissance, de « création du monde ». »²⁰

« Avant de se conserver (ce qui est un effet, une conséquence) l'être vivant veut libérer sa force. La vie elle-même est volonté de puissance. »²¹

Nous n'avons affaire qu'à des conflits et des rivalités d'interprétations qu'il convient de hiérarchiser.

La vie peut être ramenée à la **volonté de puissance comme déploiement de forces**²².

Dans les *Fragments posthumes*²³, Nietzsche écrit :

« Je ne pose donc pas « l'apparence » en opposition à la « réalité », au contraire, je considère que l'apparence c'est la réalité, celle qui résiste à toute transformation en un imaginaire « monde vrai ». Un nom précis pour cette réalité serait « la volonté de puissance » ainsi désignée à partir de sa structure interne et non à partir de sa nature protéiforme, insaisissable et fluide. »²⁴

« La volonté de puissance c'est l'appétit insatiable de démonstration de puissance, ou d'usage et d'exercice de puissance, sous forme d'instinct créateur, etc. [...] »

Il faut comprendre que tous les mouvements, que tous les « phénomènes », toutes les « lois » ne sont que des symptômes de processus internes et on est bien forcé de se servir de l'analogie qu'est l'homme, à cette fin.

Chez l'animal, on peut déduire tous les instincts de la volonté de puissance ; de même, toutes les fonctions de la vie organique dérivent de cette source unique. »²⁵

¹⁹ *Par-delà Bien et Mal*, § 36, trad. P. Wotling

²⁰ *Par-delà Bien et Mal*, § 9

²¹ *Par-delà Bien et Mal*, § 13

²² *Par-delà Bien et Mal*, § 13

²³ *Fragments posthumes* août-septembre 1885, t. XI, O.C., trad. Gall.XI, 40,[53].

²⁴ *Loc. cit.*, XI, 36 [37].

²⁵ *Fragments posthumes*, XI, 1, 36 [31]

« Les désirs se spécialisent de plus en plus : leur unité c'est la volonté de puissance ». La volonté de puissance est la plus forte de tous les instincts. C'est lui qui dirige toute l'évolution organique. »²⁶

« La volonté de puissance est la forme primitive de l'affect, tous les affects n'en sont que des développements.

Il se produit une notable clarification, si à la place de « bonheur » individuel auquel est censé viser tout être vivant on met la puissance : « il y a aspiration à la puissance, à davantage de puissance » – Le plaisir n'est qu'un symptôme du sentiment de la puissance atteinte, une conscience de la différence. »²⁷

La réalité est à interpréter comme volonté de puissance.²⁸

« La scission d'un protoplasme en deux intervient lorsque la puissance ne suffit plus à dominer les possessions acquises : la génération est conséquence d'une impuissance. Là où les mâles affamés recherchent les femelles et se répandent en elles, la génération est la conséquence d'une faim. »²⁹

4. Conclusion et récapitulatif

Ce que veut la volonté, ce n'est pas un objet, c'est accéder à plus de puissance. La volonté est un désir, une pluralité mouvante. Quand « je » désire c'est plusieurs choses qui désirent en moi. Nietzsche émiette, parcellise, multiplie les désirs. Quand on arrive à isoler un désir partiel, une pulsion, un instinct, on s'aperçoit qu'il est lui-même pluriel mais que telle partie en lui cherche à l'emporter.

Nietzsche décrit la volonté de puissance sous forme de métaphores. Par exemple, il emploie une métaphore gastro-entérologique.

Vivre, c'est vouloir assimiler, se rendre maître d'un processus quelconque. La vie, au sens de la vie organique, ressemble à la digestion où plusieurs organes entrent en lutte et cherchent à se donner la prédominance et la domination. Il s'agit d'absorber un désir, de l'emporter sur lui, de le maîtriser pour se l'incorporer. On veut faire entrer en soi, assimiler, au sens où ce qui était autre devient moi.

Ce qui permet de gagner en puissance, c'est l'absorption et la liquidation de l'adversaire.

²⁶ *Fragments posthumes*, XII, 1 [30]

²⁷ *Fragments posthumes*, printemps 1888, XIV, 14, [121]

²⁸ Cf. *Par-delà Bien et Mal*, traduction et commentaires de Patrick Wotling, éd. GF-Flammarion, § 36, notes 207 à 221, pp. 317 à 320, en particulier note 216]

²⁹ *Fragments posthumes*, été 1886-automne 1887, Gall. t. XII, 1, [118]

La volonté de puissance, c'est la volonté d'arriver à la puissance, d'aller vers la puissance. Désirer, ce n'est pas désirer tel objet, c'est désirer s'affirmer soi-même en assimilant un objet, en le dominant. La volonté de puissance c'est exercer sa vitalité.

Nietzsche également, parle de la volonté de puissance en utilisant la métaphore de l'affrontement guerrier. Et il pense à Homère et à l'Iliade. Si je lutte avec un adversaire, ce n'est pas pour le tuer, c'est, en le tuant, pour m'augmenter moi-même dans ma vie.

D'où l'insistance de Nietzsche sur ce que la langue grecque nomme agôn, la lutte, le combat. Il s'agit de la rivalité guerrière telle qu'on la trouve décrite chez Homère. Il ne s'agit pas de l'anéantissement de l'adversaire. Le but est d'augmenter sa propre puissance. Dans la lutte, il y a une compétition où on utilise toutes ses ressources pour vaincre. Je m'augmente en cherchant à vaincre. Je ne cherche pas tant la destruction de l'ennemi que ma propre augmentation. D'où l'insistance de Nietzsche sur la croissance.

Ainsi, dans *L'Antéchrist* [§ 2] Nietzsche déclare-t-il : *qu'est-ce qui est bon ? tout ce qui élève en l'homme le sentiment de la puissance. Le mot important est « élève ».* La volonté de puissance, c'est une façon « d'élever le sentiment de la puissance, la puissance même ».

De même : « qu'est-ce que le bonheur ? C'est le sentiment que la force croît, qu'une résistance est surmontée ». Le désir n'est donc pas le désir d'un objet. Un fois l'objet obtenu, la satisfaction du désir, la jouissance, il y a une sorte d'abaissement des tensions, comme le dira plus tard Freud. Le désir vise davantage de puissance, non pas la paix en elle-même mais la guerre, non pas la vertu mais l'« étoffe » c'est-à-dire la force dans sa manière d'être exempte de « moraline ».

La volonté de puissance, c'est la volonté de s'accroître et non pas d'obtenir satisfaction, de pouvoir dire : « *c'est assez, on a ce qu'on voulait* », ce serait l'état de l'animal repu. (Après le coït, l'animal est triste !)

On retrouve cette conception chez Spinoza. L'action, c'est l'augmentation de la puissance d'exister, c'est la volonté de s'augmenter, de s'agrandir et non pas seulement de se conserver.

De là découle, chez Nietzsche le refus de l'idée de bonheur, de paix de l'âme, de satisfaction qui conduit à l'absence de conflits, de tensions. La volonté de puissance stimule au contraire les contradictions pour augmenter la puissance. **On cherche à prouver sa force.** Ce n'est pas une volonté de domination. On ne vise pas la satisfaction, comme dans le cas du tyran (voir Calliclès).

On ne recherche pas un état **d'ataraxie**, d'absence de conflits, de troubles, de tensions, on ne veut pas la paix de l'âme qui est la négation de la volonté, on ne poursuit pas le nirvana dont parle Schopenhauer. Dans ce cas, il n'y aurait plus d'augmentation de la puissance mais un état de narcose, celui qui est instillé dans la musique de Wagner. Dans la musique comme dans la paix de l'âme, dans la négation de la volonté, dans le bonheur, « *le bien-être dont rêvent les épiciers, les chrétiens, les bovins, les bonnes femmes, les Anglais et autres démocrates* »³⁰, **le désir est conduit vers le néant, vers la négation de la volonté.**

La vie est une façon de se surmonter. On ne peut se contenter de la vertu *satisfaisante*, de l'absence de problème. Cette absence ressemble à la **mort**, on trouve une telle démarche dans le christianisme qui privilégie "l'autre vie".

Gardons bien présent à l'esprit que la volonté de puissance est une **notion tardive** chez Nietzsche, notion qui explique le point de vue psychologique et généalogique. C'est une façon de rendre compte des conflits ou de la guerre qui sont le fond des choses, avec la menace perpétuelle de la destruction et de la mort. C'est la vision homérique. L'existence est une guerre où nous pouvons périr. Aussi Nietzsche déclare-t-il : « *Ce qui ne me fait pas périr me rend plus fort* ». Il faut accepter le conflit avec ce qui risque de me condamner moralement, de me détruire.

³⁰ Cf. *Crépuscule des idoles*, « Raids d'un intempestif », § 38.

CHAPITRE V

QUATRIÈME FIL CONDUCTEUR :

LE “PSYCHOLOGUE” ET LE “GÉNÉALOGISTE”

1. PRÉSENTATION DE LA “PSYCHOLOGIE” NIETZSCHE SE DÉCLARE PSYCHOLOGUE.

« Je suis le premier grand psychologue. Je ne me connais que deux prédécesseurs. Le premier c'est Stendhal et le deuxième c'est Dostoïevski. »

Nietzsche estime les écrits de Dostoïevski, en particulier *Les mémoires écrits dans un souterrain*. Il le considère comme psychologue en tant qu'il s'intéresse à tout ce qui est vilipendé, calomnié. Dostoïevski fait état de tout ce qu'il y a de mauvais, d'obscur, d'ambigu, de sournois, de méchant dans l'âme humaine. L'âme humaine est conçue comme le lieu où se jouent les conflits pulsionnels, comme le **lieu de combats**, d'affrontements sans merci, entre des pulsions inconciliables. Ces pulsions cherchent à l'emporter les unes sur les autres. Chacune veut la maîtrise, la domination, la puissance.

Le psychologue est celui qui sonde le fond pulsionnel, affectif de l'âme humaine.

Précédant Freud, Nietzsche plonge dans l'inconscient. Il essaie de comprendre ce qui se passe dans l'organisme humain dans son ensemble : la tête, le corps, l'appareil digestif, le sexe... On avait jeté un voile pour essayer de dissimuler ce monde souterrain et le psychologue en soulève le coin. Dans ce monde se jouent les conflits inconscients, obscurs, sous-jacents. L'homme conscient ne veut rien savoir de ce monde-là.

2. UNE MÉTAPHORE : L'ATTRAPEUR DE RATS

Nietzsche se pose en psychologue en utilisant la métaphore de l'attrapeur de rats.

Elle est issue d'un conte de Grimm « Le joueur de flûte de Hameln ». Une ville est infestée par des rats – les rats symbolisent le monde souterrain. Ils sont répugnants et très agressifs et c'est l'un des rares animaux qui attaquent sans motif. Dans cette ville, ils s'en prennent non seulement à la nourriture mais aussi aux petits enfants.

L'attrapeur de rats, en jouant de la flûte, entraîne les rats hors de la ville jusqu'à la rivière où ils se noient. Il va alors demander la récompense promise de son service auprès des responsables de la ville. Ceux-ci refusent de lui donner quoi que ce soit et le renvoient.

Blessé par cette injustice, l'attrapeur de rats s'en va en jouant de la flûte dont l'air entraîne tous les petits enfants hors de la ville, jusqu'à une montagne d'où ils ne reviendront jamais.

Nietzsche, l'attrapeur de rats, veut ainsi montrer que des rats sont tapis au fond de chaque homme et au fond de la société. L'homme fait semblant de l'ignorer, et refuse même de voir le suspect enfoui en dessous de la conscience. Cette attitude est dangereuse.

L'attrapeur de rats est celui qui « sonde les reins et les cœurs », selon l'expression de l'Ancien Testament. Il voit ce qui se passe et même ce qui est caché.

Au fond du psychisme humain (Nietzsche ne croit pas en l'existence de l'âme), il y a des pulsions, des conflits, des luttes d'intérêts respectifs entre les affects. Cette lutte s'appelle la volonté de puissance.

Nietzsche découvre ainsi ce qui se passe dans le psychisme humain. Il y a des conflits affectifs et non des déductions rationnelles, des idéaux célestes. Il n'y a que des enjeux violents.

Cette réalité psychologique fait l'objet d'innombrables analyses. C'est le psychologue des profondeurs, du souterrain.

3. LA GÉNÉALOGIE

Cette notion est proche de la psychologie. Il s'agit de la même démarche. Toutefois la généalogie s'en distingue par l'effort d'interprétation psychologique pour montrer le **lien** symptomatique entre la morale, les idéaux, le Bien, l'idéologie occidentale, l'idéalisme ET les affects.

Il s'agit de montrer que les idéaux de la morale, les idéaux modernes ne sont en réalité nullement, comme les idées platoniciennes, des réalités en soi, mais simplement des **symptômes des affects**. La morale n'a aucune valeur en soi, mais il faut savoir ce qu'elle signifie pour en tirer profit. La morale n'est jamais qu'une symptomatologie des passions à partir de laquelle se bâtit une sémiotique. Dans le vocabulaire médical qu'utilise Nietzsche, **la sémiologie c'est l'étude des signes d'une maladie**. Les idéaux modernes sont les signes d'une pathologie des pulsions, des instincts, des affects. Les idéaux ne sont pas des réalités mais des symptômes. Nietzsche est un symptomatologiste.

Nietzsche utilise aussi le terme de langage chiffré (*Zeichersprache*). Les idéaux sont un langage codé des pulsions qui revêt toujours la forme du travestissement, du refoulement, de la négation. Ce principe est significatif.

Les **idéaux de la morale**, contrairement à ce que l'on pourrait penser dans leur démarche qui sépare le Bien du Mal, ne sont pas des entités. Il s'agit de symptômes de la volonté. Les idéaux nient le physiologique, l'affectif, les passions, dont ils sont issus et sont le travestissement.

La morale est donc un ensemble de signes, une interprétation des passions et des actes.

La **généalogie** intervient dans la démarche psychologique dans la mesure où elle recherche l'origine pulsionnelle des idéaux. Faire une généalogie de la morale, cela consiste à essayer de trouver d'où viennent les idéaux. Ils n'existent pas « en soi », mais sont les expressions travesties des passions et des affects. Leur origine est donc honteuse – du point de vue de la morale – et de ce fait, cachée.

Le sens premier du mot « généalogie » désigne l'origine, les racines biologiques d'un individu, c'est-à-dire ses ascendants : père, mère, grands-parents. Nietzsche emploie l'expression « origine suspecte, *pudenda origo* ». Il y a donc une sorte d'orgueil mal placé de la morale. Elle ne veut pas reconnaître qu'elle a pour origine des intérêts affectifs, appartenant à un monde psychologique souterrain.

La généalogie est l'étude du principe même de notre existence, la recherche d'identification de nos géniteurs. « Le père est toujours incertain », comme le dit le droit romain. En ce sens, la généalogie, question du père, représente à la fois la question des affects, en particulier sexuels, comme principe d'existence et une origine cachée.

4. CONCLUSION

La généalogie de la morale est donc une interprétation des signes grâce à laquelle elle remontera à leur origine.

La métaphore de la généalogie et de la paternité, pour la morale, illustre autant qu'elle dissimule une origine. L'origine n'est pas directement identifiable. Aussi Nietzsche dit-il que les idéaux de la morale sont des rejetons des interprétations, des rejetons des signes et des symboles.

Les symboles et les signes sont d'abord ambigus. Ils renvoient doublement à une source :

- premièrement, il n'y a pas une seule cause. Un idéal renvoie à une pluralité de causes, son origine est plurielle et mouvante.
- secondement, cette origine est une constellation conflictuelle, une situation instable où tel ou tel ensemble de pulsions l'emporte tour à tour sur l'autre.

CHAPITRE VI

CINQUIÈME FIL CONDUCTEUR :

L'ART (LA MUSIQUE)

1. LE RÔLE DE LA MUSIQUE DANS LA CIVILISATION

L'art primordial, pour Nietzsche, est la musique. Il en a une conception « métaphysique » précoce. Il renie cependant une certaine conception de l'art musical, celui que symbolise la musique de Wagner qui veut faire oublier la réalité.

Au départ, Nietzsche a une vision métaphysique de la musique. **La musique dit la vérité du monde.** Un certain type de vérité n'est donc pas de l'ordre de la métaphysique traditionnelle.

Très tôt, Nietzsche s'interroge sur le rôle de la musique dans la civilisation.

Wagner illustre la spécificité de la musique allemande dans ce qu'elle peut avoir de critiquable, de dangereux, de suspect, de malsain, de malhonnête.

La vision métaphysique de l'art dans la Naissance de la Tragédie n'est qu'un moment dans l'itinéraire de Nietzsche qui suit alors l'exemple de Schopenhauer et critique la musique allemande qui a trahi la musique.

En premier lieu [voir *La Naissance de la Tragédie*], l'art et la musique en particulier représentent la vérité, la naissance même du monde et la volonté.

Ensuite, dans *Le Cas Wagner*, Nietzsche critique Wagner [“Post-scriptum”, trad. Éric Blondel, éd. GF-Flammarion, pp. 61 et sq.]. Tous les paragraphes commencent par une formule de ce type : « l'appartenance à Wagner, cela se paie cher, ça rend malade ». La maladie en question est la décadence.

« *Sans musique, la vie serait une erreur* »³¹

« Le bonheur est fait de riens ! Le son d'une cornemuse. – Sans musique, la vie serait une erreur. L'Allemand s'imagine Dieu lui-même chantant des cantiques. »³²

³¹ Cf. l'article d'Éric Blondel, Magazine littéraire, n° 383, janvier 2000. Cf. la conférence d'Éric Blondel, Faculté de Philosophie de Braga, 2001, parue dans la *Revue portugaise de Philosophie (Revista Portuguesa de Filosofia)* 2, 2001, pp. 212 à 224.

³² *Crépuscule des idoles*, “Maximes et pointes”, § 33, trad. É. Blondel, éd. Hatier.

« A-t-on remarqué que la musique rend l'esprit libre, donne des ailes à la pensée, que plus on devient philosophe, plus on devient musicien ?

Le ciel gris de l'abstraction en quelque sorte sillonné d'éclairs, la vie assez forte pour révéler le filigrane des choses, les grands problèmes à portée de mains, le monde contemplé comme du sommet d'une montagne. Je viens de définir là l'état philosophique.

Et à mon insu des réponses tombent du ciel, une petite grêle de glace et de sagesse, de problèmes résolus. Où suis-je ? Bizet me rend fécond, tout ce qui est bon me rend fécond. Je n'ai aucune gratitude. Je n'ai même aucune preuve de ce qui est bon. »³³

Nietzsche s'interrogeait donc sur le rôle de la musique dans la civilisation alors qu'il fréquentait encore Wagner. Et plus particulièrement sur la spécificité de la musique allemande (illustrée par Wagner). Il a recherché ce qu'elle pouvait avoir de critiquable, de dangereux, de suspect, de malsain, de malhonnête.

L'itinéraire de Nietzsche commence par la musique comme représentation de la naissance du monde et de la volonté [*Naissance de la Tragédie*], et se termine par la vision de la décadence de la civilisation, incarnée par la musique wagnérienne qui rend malade [*Le cas Wagner*].

Ces deux opposés du rôle de la musique sont rassemblés dans une maxime : « *Le bonheur est fait de riens ! Le son d'une cornemuse. – Sans musique, la vie serait une erreur. L'Allemand s'imagine Dieu lui-même chantant des cantiques.* »

2. « SANS MUSIQUE, LA VIE SERAIT UNE ERREUR »

Nietzsche est parvenu, par touches successives, à cette formulation : « Sans musique, la vie serait une erreur ». Il l'emploie aussi dans sa correspondance, par exemple avec Peter Gaast, son ami et secrétaire.

Cette formule peut prendre plusieurs sens :

- elle est d'abord une déclaration de Nietzsche : « moi, j'aime par-dessus tout la musique ». Soit, mais cet apophtegme va au-delà de ses préférences personnelles. C'est une **proposition métaphysique**.
- On peut aussi la comprendre ainsi : “Dieu aurait commis une erreur s'il n'avait pas créé la musique”, ou “le monde serait mal fait s'il n'avait pas inventé la musique”.

Le mot “**erreur**” est important. Ce serait une erreur de la nature, du créateur, que d'avoir à l'origine des choses, fabriqué un monde sans musique.

³³ *Le Cas Wagner*, fin § 1

Cela aurait été une erreur dans la conception de la création. Ce qui lui donne une dimension métaphysique : **c'est au niveau de la conception du monde que la musique est nécessaire**. Le démiurge aurait commis une erreur s'il avait organisé un monde sans musique. On est ainsi directement placé au niveau des desseins de celui qui est à l'origine des choses. **La musique fait partie intégrante du monde**. Et, pour calquer une parodie de Voltaire (« Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer »), on pourrait dire : « Si la musique n'existait pas, il faudrait l'inventer ».

Ce serait aller trop loin car, pour Nietzsche, il n'y a **pas de Dieu**, il n'y a **pas de justification métaphysique**. Si « Dieu est mort », la **vie** est la seule réalité. Et la **musique** en fait partie, elle est l'expression de sa **perfection**. Elle représente la vie en soi, la vie dans son essence la plus intime. C'est une conviction que Nietzsche ne reniera jamais.

Conformément à l'intuition de Schopenhauer (que Nietzsche ne critique pas), la musique est le langage de ce qu'il y a de plus intime, de plus profond dans la réalité de la vie et du corps, c'est-à-dire les affects, la volonté, le désir, la sensibilité. Schopenhauer utilise pour cela le mot de **volonté** afin de le différencier de la représentation.

La musique est donc comme la quintessence d'une réalité qui serait en deçà de la représentation, qui serait apparentée à la réalité la plus profonde des choses. Cette réalité s'énonce tantôt comme corps, tantôt comme sensibilité, tantôt comme affects, c'est-à-dire les pulsions, la volonté, la volonté de puissance.

Par la musique s'exprime quelque chose comme **une volonté qui cherche à s'affirmer ou à se nier**. Les pratiques humaines : volonté, désirs, réalisations... ne sont pas seulement de l'ordre conscient et rationnel mais encore de l'ordre inconscient de la sensibilité et de l'affectivité.

Michel Henry, dans *La généalogie de la psychanalyse* montre que Nietzsche, conjoint à Schopenhauer, ont mis à découvert le soubassement de toute existence humaine comme le non-représenté, c'est-à-dire ce qui s'exprime à un niveau autre que celui du concept, de la conscience, de la raison : l'être affecté.

La musique est ainsi le **langage figuré** des affects. Elle met directement en scène les affects et ce qui nous touche affectivement. La musique, à l'instar des passions, jouit d'elle-même.

La grande musique donne l'essence même du monde, de la réalité de la vie. *A contrario* une autre forme de musique nie la réalité sensible, affective, émotionnelle, passionnelle, de la vie.

On peut considérer cela comme une proposition métaphysique.

Il convient, par ailleurs de se pencher sur ce que Nietzsche écrit à propos de Wagner et d'autres compositeurs³⁴. Nietzsche procède à des analyses de ces grands faits de civilisation que sont Bach, Beethoven, Mozart, Schumann, Haendel...

Dans *Nietzsche contre Wagner* et le *Cas Wagner*, Nietzsche critique violemment ce compositeur qui symbolise à ses yeux la civilisation allemande, la civilisation moderne, les idées modernes. Il représente donc une déviation par rapport à la musique de grand style, plus encore : la décadence. Wagner, c'est la décadence. Il est le porte-parole de la germanité pure et dure à l'époque de Guillaume II et de Bismarck, qui implique l'antisémitisme, le nationalisme, le pangermanisme, la réaction religieuse conservatrice et moralisatrice c'est-à-dire intégriste. Confirmation a posteriori : Wagner sera le musicien quasi officiel des fêtes nazies.

3. WAGNER ET BIZET

Nietzsche met en opposition Wagner et Bizet.

Il convient tout d'abord de rappeler ce que Nietzsche écrit à plusieurs reprises dans sa correspondance : « N'écoutez pas ce que j'ai dit. Bizet n'entre pas en ligne de compte. Bizet n'est rien du tout ».

Dans *Le cas Wagner* [§ 1] cependant, on lit : « J'ai entendu hier, le croirez-vous, pour la vingtième fois le chef-d'œuvre de Bizet ». À l'opéra et en français !

Pourquoi Nietzsche affecte-t-il sa préférence pour Bizet, ce compositeur inconnu des Allemands et auteur d'opérettes à un compositeur grandiose comme Wagner ?

Bizet met en scène des personnages issus de récits de Mérimée, vieux satyre cynique et écrivain néoclassique, par exemple Carmen, héroïne d'une nouvelle.

Premièrement, Mérimée et Bizet sont français et cela compte aux yeux de Nietzsche. Deuxièmement, dans l'opérette de Bizet, la vertu n'est pas au premier plan, il n'y a ni héroïsme, ni bonne conduite, ni fidélité. Carmen est, selon l'appréciation de Nietzsche : une petite bonne femme un peu folâtre, un peu salope, sans aucune moralité. Elle fait marcher les hommes à la baguette. L'immoralité de Carmen est, aux yeux de Nietzsche, parfaitement conforme à celle de la femme en général. « Ça, c'est une femme ! », dit Nietzsche. « Par contre, regardez les femmes chez Wagner ! Il leur manque à toutes une chose, c'est le machin pour faire les enfants. »

Autrement dit, dans l'opéra wagnérien, les héroïnes (ainsi que les héros) sont emblématiques de l'esprit bourgeois allemand. Elles représentent les trois "K" des Allemands : *Kinder*, *Kirche*, *Küche* (les

³⁴ Cf. *Intempestives*, 4 ; *Humain, trop humain*, seconde partie ; *Le Voyageur et son ombre*, §§ 149 à 169.

enfants, l'église, la cuisine). Les femmes sont faites pour être de bonnes épouses religieuses, de bonnes mères de famille, de bonnes allemandes cuisinant des repas consistants. Tous ces attributs n'en font pas de vraies femmes ! Ce sont des personnages insipides. On comprend ainsi que la vertu principale, chez Wagner, est la chasteté ! Son héros est le bel et parfait innocent, le noble puceau. Comprendre : le parfait crétin. Nietzsche est très content de cette équivoque. Parsifal est le héros typique de l'Allemagne contemporaine.

Bizet a une conception de la musique exprimant la vie : les affects, les passions, la sexualité, la sensibilité.

Wagner met l'embargo sur les passions "dérangeantes", la sensualité, la sexualité et met au pinacle la chasteté et la vertu. Nietzsche ironise³⁵ : c'est quand même terrible que la chasteté soit tripotée par des vieillards libidineux « parce que détraqués » comme Schopenhauer et Wagner. Cela a quelque chose d'obscène.

Il y a donc un déni du corps et de la sensualité dans la personnalité de Wagner et, par conséquent, sa musique.

Celle de Bizet, parle au corps, elle a une résonance à la fois artistique et physiologique.

Nietzsche va encore plus avant dans sa critique de la musique de Wagner : elle fait partie des narcotiques allemands. La musique est devenue Circé, Circé la magicienne qui transforme les compagnons d'Ulysse en cochons. De plus, elle est devenue complaisante : elle fait plaisir d'une manière immédiate. Narcotique des désordres engendrés par les passions, elle a perdu son pouvoir stimulant, le pouvoir de la vie. Nietzsche raconte cette anecdote : « *J'ai vu un jour une Italienne sortir de l'opéra de Bayreuth, ses yeux n'en finissaient pas de cligner et l'ai entendu dire "Qu'est-ce qu'on dort bien avec cette musique !"* »

La musique de Wagner est faite pour endormir. Autrement dit, il s'agit d'assoupir les sens, d'étouffer les passions. Comme leur solution aux problèmes de l'existence, Nietzsche cite les trois narcotiques préférés des Allemands : le christianisme, la musique et la bière.

En revanche, Nietzsche affirme (dans *Nietzsche contre Wagner, Le cas Wagner*) : « *quand j'écoute du Wagner, je ne respire plus si facilement. L'esthétique n'est en vérité rien d'autre qu'une physiologie appliquée. Pour moi, le fait, mon petit fait vrai c'est que je ne respire plus facilement quand cette musique se met à agir sur moi* ». Quand il écoute la musique de Wagner, Nietzsche dit qu'aussitôt son pied se révolte contre elle. Son pied a besoin de mesure, de danse, de marche. Même le jeune empereur d'Allemagne serait bien en peine de marcher au pas, au son de "La marche de l'Empereur" de Wagner. Le pied de Nietzsche

³⁵ *Généalogie la morale*, début du *Troisième Traité*, § 2.

exige avant tout les ravissements que l'on trouve à bien avancer, à bien marcher, à bien danser.

En écoutant la musique de Wagner, Nietzsche s'interroge : « *Est-ce que mon estomac ne proteste-t-il pas, lui aussi ? Mon cœur, ma circulation sanguine, mes entrailles, n'en sont-ils pas affligés ? Est-ce que je ne m'enroue pas à mon insu ? Pour écouter Wagner, j'ai besoin des pastilles Géraudel. Et je me pose la question : qu'est-ce que mon corps tout entier veut donc de la musique ?* »

C'est une question importante à propos de la musique.

4. LE CORPS ET LA MUSIQUE

Nietzsche cherche donc ce que son corps attend de la musique. Il fait une parenthèse pour rappeler que le corps est seul concerné, il n'y a pas d'âme.

Nietzsche attend un allègement pour son corps, ses fonctions animales et elles peuvent l'être grâce à des rythmes légers, hardis, turbulents, sûrs d'eux-mêmes.

Grâce à l'or, à la tendresse, à l'onctuosité des mélodies, les reins et le plomb de la vie devraient oublier leur pesanteur. « *Ma mélancolie – continue Nietzsche – veut se reposer sur les cachettes et les abîmes de la musique. Mais Wagner rend malade.* »

Wagner atteint donc le corps, par sa facture dérégulée, d'une façon que l'on peut qualifier de morbide. Et c'est cela, la décadence. Voilà en quoi consiste son pouvoir sensible. La décadence, dans la civilisation, c'est quelque chose qui rend malade, qui encourage la maladie, et qui, croyant y remédier, l'aggrave. En effet, au lieu de résoudre les difficultés et les contradictions par la faculté de se surmonter soi-même. Une musique comme celle de Wagner endort la sensibilité au lieu de l'équilibrer. C'est une musique non tonique. Elle ne stimule pas la physiologie et donc le corps tout entier.

Pour Nietzsche, la musique parle aux affects. Elle suscite certains mouvements, certains équilibres, certaines structures du corps humain. L'art musical, mieux que les autres formes artistiques, parle au corps tout entier. Elle le sollicite **non par la représentation mais par l'affectif**. La musique parle au corps au niveau infra conscient. Certains sons musicaux ne sont pas perçus par l'oreille mais par le corps, dans leur rythme. Les rythmes saisissent le corps. C'est pour cela que Nietzsche dit qu'en écoutant la musique de Wagner son pied s'agite, sa circulation sanguine est bloquée et qu'il commence à s'endormir.

On distingue ainsi deux rythmes musicaux. Celui de la musique méditerranéenne, tonique, qui parle au corps, aux affects et celui de la musique occidentale de Wagner, narcotique symbole de la décadence.

La musique de Wagner exprime ce qui s'engouffre dans l'Allemagne, la décadence, et les maux dont elle souffre ainsi que la civilisation moderne.

Pour Nietzsche, la musique est un archétype de l'ensemble de la civilisation dans le sens où elle dirige l'expression du corps et de l'affectivité. Elle permet ainsi de voir les symptômes de la décadence. Elle n'est pas simple question d'esthétique mais de physiologie appliquée.

Dans la musique, il y a ce que Nietzsche appelle les idées modernes, les idéaux modernes moralisateurs : les idéaux nationalistes, les tendances antisémites. La musique de Wagner annonce quelque chose d'extrêmement malsain et l'Histoire lui a donné raison. Entre 1933 et 1945, le compositeur symbolique de l'Allemagne par excellence est Wagner. Car, Nietzsche le précise bien, la musique de Wagner encourage ce qu'il y a de plus malsain dans la civilisation allemande et dénie la sensualité (au sens propre). La civilisation allemande se fonde sur une moralisation à outrance et va chercher dans l'irrationnel mythologique, nationaliste et pseudo romantique, tout le fatras d'une germanité pure et dure.

À Nuremberg, le nazisme célébrait ses fêtes au son de la musique de Wagner. Nietzsche, à travers Wagner, voit l'abîme vers lequel roule la puissance allemande.

Nietzsche essaie d'analyser les symptômes d'une maladie allemande, européenne. Cette maladie : c'est la morale.

5. LA MUSIQUE ET LA MORALE

La musique se situe dans le soubassement de la pensée de Nietzsche. Elle est présente d'un bout à l'autre de son œuvre. On le constate depuis *La Naissance de la tragédie issue de l'esprit et de la musique* jusqu'aux derniers écrits que sont *Ecce homo* et *Le Cas Wagner*. Nietzsche combat toujours un certain type de musique, celle de Wagner.

La musique représente une expression originaire et en cela elle est quelque chose d'essentiel. La musique est l'art par excellence. Elle exprime la vie en tant que telle. La musique fait partie intégrante de la réalité, du fond des choses.

Nietzsche se réfère à la conception schopenhauerienne de la musique. **La musique coïncide avec le monde.** « Elle est une copie, dit Schopenhauer, aussi immédiate, de toute la volonté que l'est le monde. »

Et il précise : « Ce qui distingue la musique des autres arts, c'est qu'elle n'est pas une reproduction du phénomène ou, pour mieux dire, de l'objectivité adéquate de la

volonté. Par conséquent, elle exprime ce qu'il y a de métaphysique dans tout ce qu'il y a de physique, dans le monde, elle exprime la chose en soi de l'ensemble des phénomènes. »

Puis il ajoute : « *Le compositeur nous révèle l'essence intime du monde. Il se fait l'interprète de la sagesse la plus profonde, et cela, dans une langue que la raison ne comprend pas.* »³⁶

Schopenhauer prend un exemple.

Le somnambule dévoile sous l'influence du magnétiseur, des choses dont il n'a aucune notion quand il est éveillé.

Par cette image du somnambulisme, du magnétisme, Schopenhauer indique que la musique coïncide avec l'essence des choses, le fond des choses. Autrement dit : la musique correspond à la volonté. Elle est révélation du monde en soi, de la chose en soi.

Schopenhauer établit une distinction entre **volonté** et **représentation**, chose en soi et phénomène, selon la terminologie kantienne.

Pour Nietzsche, la vie et la musique sont profondément, dans leur réalité, essentielles, premières, radicales, originaires. Elles sont affects et passions. La vie et la musique sont donc volonté de puissance.

La musique dit le fond des choses. Les affects constituent le fond des choses. La musique exprime le corps, sa physiologie, la vie.

Ce que Nietzsche reproche à cette entité qu'il baptise du nom de "morale", de platonisme-christianisme, de morale platonico-chrétienne, c'est le **refus des affects**, de l'affectif, des passions, de la vie, et le **discrédit** jeté sur eux.

Les termes de passion et d'affects sont utilisés par Nietzsche pour signifier le fond des choses, le fond de la réalité sensible, de l'Unique réalité, de la réalité humaine.

Nietzsche élabore une théorie du psychisme et de ses pulsions, de la volonté au sens schopenhauerien, de la volonté de puissance au sens nietzschéen. Il montre que cette partie affective est la seule réalité pour ce qui concerne les hommes et le sensible. Et c'est cela que l'Occident, depuis Socrate jusqu'à Schopenhauer lui-même, a essayé de nier, de refouler, de repousser, de calomnier, de détruire sous la forme de ce qui prend petit à petit le nom de "morale". C'est là que réside l'ensemble de la civilisation occidentale. Il s'agit de morale et non pas de métaphysique.

³⁶ Schopenhauer, *Le monde comme volonté et comme représentation*, chap. 52

CHAPITRE VII

SIXIÈME FIL CONDUCTEUR :

LES PETITES CHOSES DE LA VIE QUOTIDIENNE

Nietzsche prend en compte les « petites choses de la vie quotidienne ». Il s'agit du climat, de l'alimentation, des occupations quotidiennes, des lieux de vie, des modes de vie. Cet ensemble caractérise une culture, propre à une civilisation.

Voici quelques exemples.

1. LA LECTURE

D'une façon polémique et ironique, Nietzsche condamne la lecture en position assise car cette lecture est malsaine : le ventre est comprimé. Il faut, au contraire, que tous les muscles soient en fête.

Une manière inadéquate de lire détruit la vie. Nietzsche déclare que lire le matin, quand on est bien reposé, au lieu de faire vivre son corps, c'est du vice. Il précise qu'il a été sauvé de l'idéalisme par la maladie. Atteint de cécité à plusieurs reprises, il n'a pas pu lire pendant de longues périodes. Cela l'a sauvé, car il a pu penser par lui-même alors que, en général, penser consiste simplement à réagir à des lectures.

2. LE CLIMAT

Nietzsche affirme que toutes les grandes civilisations sont nées sous le **soleil**, dans des lieux où l'**air** est **sec**.

Il cite des exemples : Athènes, Jérusalem et même Paris qu'il ne connaît pas... Tout cela pour dire que ce ne peut pas être à Berlin que l'intelligence va naître et se développer car le climat est malsain !

Le lieu où l'on vit est très important aussi parce qu'il **domine** toujours l'individu dans ses représentations, son intelligence, ses appréciations ou repères, donc sa culture : la détermination de son ensemble de valeurs.

Nietzsche, pour donner plus de poids à ses conseils, se présente comme médecin ou "médical" ou "médicynique".

Toutes ces petites choses et événements quotidiens conditionnent l'intelligence et tout ce qui est en nous est d'ordre affectif, sensible, concret. Il faut cultiver les capacités du corps. C'est le corps qu'il faut persuader.

Montesquieu – que Nietzsche n'a pas lu – essaie de montrer que les représentations ou les civilisations naissent des conditions géographiques et climatiques.

Pour Nietzsche également, notre culture, notre intelligence, nos idées, nos idéaux, nés de nos représentations, sont dominés par cet environnement quotidien et concret. Donc, pour améliorer ses idées, ses pensées, ses représentations, ce n'est pas vers la vie intellectuelle pure qu'il faut se tourner, mais vers le quotidien de la vie que l'on doit surveiller, travailler, changer.

3. L'ALIMENTATION

Les aliments difficiles à digérer (lourds, riches, gras) doivent être bannis. Il faut digérer rapidement aussi bien les aliments que les événements de sa vie, de ses affects.

L'esprit, le psychisme, sont considérés comme un estomac dont la fonction serait de bien recevoir, bien digérer, afin que le transit soit rapide.

Les dyspeptiques, les gens qui digèrent mal doivent modifier leur alimentation. Quelqu'un qui ne dit rien, qui ne réagit pas, est généralement dyspeptique. Il digère mal, donc il "rumine" au sens propre et figuré : il revient sans cesse sur les événements, il est plein de rancœurs.

Il ne faut boire ni vin ni alcool. « Chez moi », déclare Nietzsche, « l'esprit plane seul sur les eaux ». Cette expression provocatrice est tirée d'une citation de la Bible où il est écrit, au début de la Genèse : « l'Esprit planait sur les eaux ». Nietzsche raconte qu'il porte toujours sur lui une timbale vide car l'eau des fontaines de Turin est un régal. *In vino veritas* est un adage qui ne le concerne pas.

Nietzsche donne son point de vue de "médical" dans *Ecce homo* : l'alimentation doit être consistante mais légère.

Il faut décourager en tout les attitudes passives, décourager le "cul de plomb" et donc ne pas rester toujours assis. De mettre le corps en mouvement stimule l'activité de l'esprit. En 1886, Nietzsche se réjouit de la victoire de l'Allemagne sur l'Autriche car s'introduit ainsi la cuisine autrichienne qui améliore considérablement la manière allemande de se nourrir. La cuisine allemande, en effet, en appesantissant le corps, nie le vouloir-vivre.

CONCLUSION

LES NOTIONS CENTRALES

1. DES INTERROGATIONS SUR LA CIVILISATION

Les notions présentées ci-avant apparaissent périodiquement dans les écrits de Nietzsche.

Ce sont des carrefours ou des points de repères dans une interrogation qui porte sur la civilisation. Comment fonder une culture qui ne soit pas aussi malade, décadente, dégénérée que la culture occidentale ? Comment échapper à la décadence ? Quelle prévention contre la maladie de la morale, les traitements morbides des affects ? Comment éviter l'idéalisme ?

Certaines problématiques sont constantes et leurs points d'affleurement émergent des terminologies.

Les grandes théories conceptuelles sont à écarter. Sous prétexte de vouloir comprendre Nietzsche, certains philosophes l'enferment dans le carcan d'une ou plusieurs notions.

Heidegger, par exemple³⁷, énumère les cinq notions nietzschéennes selon lui fondamentales. Le chapitre intitulé « Le nihilisme européen » présente les cinq thèmes prétendument capitaux pour comprendre la pensée de Nietzsche : le nihilisme – la transvaluation des valeurs – la volonté de puissance – l'éternel retour du même – le surhomme.

Heidegger essaie, avec ces clés-là, d'ouvrir l'ensemble de l'œuvre de Nietzsche alors qu'elle n'est pas fondée sur un ordre conceptuel comme chez Spinoza, Kant, Descartes.

Il n'existe pas de notions-clés au sens de notions fondamentales qui soutiendraient un tout. Et en particulier les notions ci-dessus mentionnées qui datent de la fin de l'activité intellectuelle de Nietzsche.

Autre écueil à éviter : la démagogie du commentaire de Heidegger qui valorise, parmi les écrits de Nietzsche, les *Fragments posthumes* comme s'ils recelaient le véritable Nietzsche sous prétexte que, dans ses œuvres publiées, Nietzsche se méfierait de la censure de Bismarck. En fait, les *Fragments posthumes* sont des brouillons où Nietzsche puise, sélectionne des passages, qu'il modifie, garde ou rejette. Alors que dans les ouvrages publiés, Nietzsche écrit exactement ce qu'il veut dire.

³⁷ Cf. Heidegger, *Nietzsche*, Tome II, p. 38.

Les notions repérées par Heidegger fabriquent un Nietzsche fictif. Ces notions ne constituent nullement des clés de lecture.

2. TROIS ORIENTATIONS

Pour suivre Nietzsche dans sa quête de LA civilisation, à partir de la civilisation occidentale, on peut noter trois directions.

– Première direction : **les mots** qui reviennent le plus souvent dans le vocabulaire de Nietzsche sont : idéalisme – morale – christianisme – platonisme.

– Deuxième direction : **les soubassements** de la civilisation sont :

- La théorie des instincts, des affects
- Le tragique
- La musique
- La belle humeur, le dionysiaque
- Ce que la morale tente d'abolir, de nier, de refouler, à savoir : la réalité

– Troisième direction : **la méthode** nietzschéenne de la psychologie, de la généalogie.

Il s'agit d'une histoire naturelle. La morale n'est que la caractéristique la plus générale de la civilisation que Nietzsche a passé sa vie à analyser.

Il procède d'abord en détail avec la tragédie, puis avec Socrate.

Ensuite, il considère les phénomènes de civilisation et les mœurs. – avec des observations sur la musique, le roman, la mode, la pensée, les façons de penser religieuses, la philosophie...

Les observations de Nietzsche portent aussi sur l'État, les institutions, les femmes, la sexualité masculine et féminine.

Tout cela est au service de l'étude de la civilisation.

Nietzsche essaie de voir comment la civilisation règle, par exemple, le problème de la sexualité, du mariage ; l'affrontement des sexes.

Nietzsche analyse les aspects du quotidien.

Ainsi, dans *Humain trop humain*, dans les quatre premières parties du *Gai Savoir*, dans *Aurore*, exprime-t-il des points de vue précieux, mesurés, subtils. Nietzsche n'est pas encore entraîné par son penchant polémique qui dominera les écrits de la fin de sa vie intellectuelle.

Petit à petit, Nietzsche poursuit l'élaboration de sa conception de la vie occidentale qu'il concentre sur la morale. Ses attaques se multiplient donc contre le platon-christianisme. Il dénonce ce déni de la réalité. Il met en lumière le mensonge de la morale et de la religion.

QUELQUES RÈGLES DE MÉTHODOLOGIE DE NIETZSCHE
POUR LIRE NIETZSCHE

1. LIRE LES TEXTES LENTEMENT ET SANS A PRIORI

Nietzsche nous demande d'**apprendre à lire** :

“L’art de lire”

« Toute tendance fortement marquée est bornée. Elle se rapproche dans sa direction de la ligne droite et, comme celle-ci, est exclusive, c’est-à-dire n’épouse pas une quantité d’autres directions comme le font les partis et les natures faibles dans leurs oscillations ondulatoires. Tout le Moyen Âge fut radicalement incapable d’une **explication strictement philologique, c’est-à-dire du pur et simple désir de comprendre ce que dit l’auteur.** [...] La restitution et la conservation des textes ainsi que leur explication, poursuivies pendant des siècles au sein d’une corporation, auront finalement permis de trouver aujourd’hui les bonnes méthodes. »³⁸

L’**explication philologique**, c’est « le pur et simple désir de comprendre ce que dit l’auteur ».

« Toutes les sciences n’ont acquis de continuité et de stabilité que du moment où l’art de bien lire, c’est-à-dire la philologie, est parvenue à son apogée. »

Il faut **pratiquer la lecture comme un art**. Nietzsche n’est pas facile à comprendre même s’il est agréable à lire.

Nietzsche³⁹ demande de **ne pas être un « lecteur pillard »** qui prend une idée et qui laisse tout le reste de côté. Et puis on reconstruit le contenu du livre à partir de cette idée et, se faisant, on le saccage.

Il ne s’agit donc pas de piller, mais de lire avec respect, d’avoir confiance dans la fécondité du texte.

Chaque texte est une étape de la stratégie pulsionnelle ; il n’est pas un fragment d’un système ou un extrait isolable d’une œuvre.

Chaque texte est une sorte de machine instinctuelle : une idée a germé, une autre a poussé, une esquisse est annoncée.

Nietzsche fait des suggestions sur le mode métaphorique, sur le mode de la tentative. Il **écrit des essais**.

³⁸ *Humain trop humain*, § 270 ; “Caractères de haute et basse civilisation”, Tome 1, p. 206.

³⁹ *Opinions et sentences mêlées*, § 137.

Ainsi, il s'efforce de développer une idée jusqu'à en faire quelque chose de fécond.

L'écriture de Nietzsche est de l'ordre de la suggestion et jamais de l'ordre simple du concept. Il faut bien saisir le contenu pluriel des textes qui exclut de pouvoir les résumer, les conceptualiser et ce faisant de les estropier.

La richesse de profondeur et d'entassement en couches successives des textes nietzschéens rend partielle toute lecture de survol, toute lecture systématique ou dogmatique.

« L'art de lire » : quelques références.

- *Aurore*, Préface, § 5
- *Généalogie de la morale*, Préface, § 8
- *Par-delà Bien et Mal*, fin du § 230
- *Humain trop humain*, § 270

Il faut lire ces textes sans se presser, lentement. Et lire avec circonspection. Lire, c'est l'art de réfléchir, de méditer. Il faut sonder toutes les implications de ces « telles », mot qu'emploie Nietzsche pour dire que des textes sont entassés les uns sur les autres.

Nietzsche n'expose pas sa pensée dans un système, fermé, articulé, logiquement architecturé. Quant à l'étude d'un seul texte, elle nous donne quelques éléments de doctrine que l'on ne peut utiliser pour faire l'exégèse de la pensée nietzschéenne. Chez Nietzsche, il y a une sorte d'hétérogénéité de chaque texte par rapport à un corps de doctrine. On peut préciser des lignes directrices, des points de repères, des axes de réflexion, mais on ne peut en déduire une doctrine, car il n'y en a pas. Par exemple : il n'y a pas de doctrine de l'éternel retour du même.

Par contre, sont données très clairement des règles de lecture et de commentaire de textes. C'est ce qu'à souligné Richard Roos lors d'un colloque de Cerisy sur le thème *Nietzsche aujourd'hui ?*, en juillet 1972. Son exposé s'intitule « Règles pour une lecture philologique de Nietzsche »⁴⁰.

La règle absolue est le **respect du texte** et l'appréhension de **ce qui s'y rattache**. Nietzsche, dans un texte, ne se contente pas d'exposer des arguments. Il actionne une sorte de machine fonctionnelle destinée à produire des affects et à mettre en évidence le travail des affects.

⁴⁰ Cf. *Nietzsche aujourd'hui ?* Tome 2- Passion, direction : Maurice de Gandillac, Bernard Pautrat 10/18, 1973), pp. 283-318.

Pour approfondir cette règle de lecture, une série de quatre textes de Nietzsche nous conduisent à une pratique adéquate.

2. AURORE, PRÉFACE, § 5 : ETRE PHILOLOGUE

« Toutefois, et pour finir : pourquoi devrions-nous clamer si fort et avec autant d'empressement ce que nous sommes, ce que nous voulons et ce que nous ne voulons pas ? Regardons cela plus froidement, de plus loin, plus judicieusement, de plus haut, disons-le comme il convient de le dire entre nous, discrètement, et de telle sorte que personne ne puisse l'entendre, ne puisse *nous* entendre ! Surtout, disons-le *lentement*... Cette préface arrive tard, mais non point trop tard : que représentent au fond cinq ou six années ? Un livre comme celui-ci, un problème comme celui-ci ne sont pas pressés ; et qui plus est, nous sommes tous deux amis du *lento*, moi aussi bien que mon livre. Ce n'est pas en vain qu'on a été philologue, on l'est peut-être encore, à savoir un maître de lente lecture : après tout, on écrit aussi lentement. En tout cas, cela ne fait pas seulement partie de mes habitudes, mais c'est aussi chez moi une question de goût – un goût pervers peut-être ? de ne plus rien écrire qui ne pousse au désespoir l'espèce des gens "pressés". La philologie est en effet cet art vénérable qui exige avant tout une chose de ses adeptes : se mettre en réserve, se laisser du temps, apprendre à se taire, apprendre la lenteur, cet art d'orfèvre et de connaisseur du *mot*, qui a pour tâche d'exécuter avec intégrité un travail de finesse et d'attention et n'arrive à rien s'il n'y arrive *lento*. Or c'est pour cette raison que cet art est plus que jamais requis, c'est par là qu'il nous enchante et nous charme le plus puissamment au beau milieu d'une époque de "travail", à savoir de hâte, de précipitation indécente et qui transpire, qui veut "en avoir fini" de tout, tout de suite, y compris de tous les livres anciens et nouveaux. Cet art, quant à lui, n'en a pas fini si facilement avec tout, il enseigne à *bien* lire, c'est-à-dire lentement, en profondeur, en laissant les portes ouvertes, avec des doigts et des yeux délicats... Mes patients amis, ce livre ne désire rien d'autre que des lecteurs et des philologues accomplis : *apprenez à bien me lire !* »⁴¹

Ruta près de Gènes, automne de l'année 1886

Pour les Allemands, un philologue est un spécialiste de littérature et de langue étrangère généralement. Il y a des philologues en langue germanique, en langues romanes... Nietzsche, lui, est philologue classique, c'est-à-dire de la langue et de la littérature grecques et latines.

Quand Nietzsche écrit cette préface, on est en 1886. Cela fait quinze ans que Nietzsche n'exerce plus le métier de professeur de philologie à

⁴¹ Traduction inédite d'Éric Blondel, Ole Hansen-LØVE et Théo Leydembach

l'université. Cet écrit, avec ce recours déclaré à la philologie, est réalisé deux ans avant la fin de la carrière de Nietzsche.

Nietzsche estime qu'on ne sait pas lire. Il demande d'éviter précipitation, rapidité. Une exécution rapide, systématique supplante alors le long travail de lecture et ne tient pas compte du devenir du texte. On se sert, dans la lecture rapide, de concepts et de généralités dont le texte n'a rien à faire.

3. GÉNÉALOGIE DE LA MORALE [PRÉFACE, § 8] : RUMINER LES APHORISMES

« – Ce qui est écrit est incompréhensible et inaudible pour certains, la faute, ce me semble, ne m'en incombe pas nécessairement. Il est suffisamment clair, à supposer [...] que l'on ait d'abord lu mes écrits précédents et que l'on n'y ait pas ménagé sa peine : de fait ils ne sont pas faciles d'accès.

Pour ce qui concerne par exemple mon *Zarathoustra*, je ne laisse personne passer pour un bon juge qui n'ait été une fois ou l'autre profondément blessé et une fois ou l'autre profondément ravi par chacun de ses mots [...]

En d'autres cas, la *forme aphoristique* fait difficulté. Celle-ci tient à ce qu'aujourd'hui on ne prend pas cette façon assez au sérieux. Un aphorisme, frappé et fondu avec probité, n'est pas encore « déchiffré » sitôt lu ; au contraire, c'est alors seulement que doit commencer son interprétation, qui nécessite un art de l'interprétation.

Dans le troisième traité de ce livre, j'ai présenté un échantillon de ce que j'appelle en l'espèce « une interprétation ». Ce traité est précédé d'un aphorisme, il en est le commentaire. [L'aphorisme est tiré d'*Ainsi parlait Zarathoustra* [I, « Lire et écrire »] : Insoucians, railleurs, violents – tels nous veut la sagesse : c'est une femme elle ne saurait aimer qu'un guerrier. »]

Il est vrai que pour pratiquer de la sorte la lecture comme un art, une chose est nécessaire que de nos jours on a parfaitement oubliée [...] –, une chose pour laquelle *il faut être presque bovin* et, en tout cas, rien moins qu'« homme moderne » : la rumination. »⁴²

Donc, Nietzsche souligne qu'on n'a pas compris un aphorisme quand on l'a lu. C'est à ce moment-là que commence la lecture qui doit être *lente et répétitive*. Ce doit être *un travail de très longue digestion*. La digestion rapide évacue à toute vitesse. Elle fait traverser le corps par le tube digestif. Il faut avoir l'attitude et la pratique d'un ruminant. Il faut être bovin pour lire Nietzsche. Il faut s'astreindre à la patience, à la lenteur. Voilà les vertus principales pour ne pas avaler sans comprendre et reproduire à l'identique.

⁴² Trad. É. Blondel, O. H.-L., T. L., éd. GF-Flammarion, cf. les notes à ce texte (61 à 66).

Nietzsche a donc des métaphores gastro-entérologiques. Il ne faut pas avaler tout sans discernement.

Pour lire Nietzsche, il ne faut pas avaler avec voracité, il faut ruminer.

La morale est elle-même une façon de lire. Une généalogie de la morale exige de lire les hiéroglyphes de l'histoire morale de l'esprit humain.

Lire, ce n'est pas seulement donner un sens à un texte. C'est également reconstituer, pour le texte en question, sa valeur à partir de sa genèse.

La lecture conçue comme un travail d'émergence du sens, suppose ici une autre pâture pour ce ruminant qu'est le lecteur accompli.

L'esprit de système exige un texte démonstratif, dialectique, alourdi par l'arsenal de la preuve.

L'aphorisme est pensée détachée, mélange de légèreté, de vitesse, de souveraineté, d'affirmation immédiate et arbitraire, de provocation. L'aphorisme donne à penser vers son origine même, et ce sans dire ses raisons.

Nietzsche dit :

« L'aphorisme, la sentence, où le premier je suis passé maître parmi les Allemands, sont les formes de l'“éternité” ; mon ambition est de dire en dix phrases ce que n'importe qui d'autre dit en un livre entier. »⁴³

L'aphorisme est un héritage des moralistes français du XVII^e-XVIII^e siècle : Chamfort, La Rochefoucauld, Vauvenargues. En Allemagne, on trouve Lichtenberg.

L'aphorisme est

« insouciant, railleur, violent – tels nous veut la sagesse : c'est une femme, elle ne saurait jamais aimer qu'un guerrier »⁴⁴.

4. ECCE HOMO ET SES FRAGMENTS POSTHUMES TENIR COMPTE DES FALSIFICATIONS ET DES VARIANTES

Ecce Homo, « Pourquoi je suis si sage », § 3

Une des difficultés de lecture vient des falsifications opérées par Elisabeth Nietzsche et par les variantes incluses dans les *Fragments posthumes*.

⁴³ *Crépuscule des idoles*, « Raids d'un intempêtif », § 51. Cf. également *Généalogie de la Morale*, Préface, § 8, n. 63

⁴⁴ *Ainsi parlait Zarathoustra*.

Jusqu'en 1967, on lisait un paragraphe dû aux bons soins des éditeurs dirigés par la sœur de Nietzsche. Dans ce texte, Nietzsche présente ses appartenances, ses ascendants : grand-mère, grand-père... et la raison pour laquelle il a été baptisé du nom de Friedrich Wilhelm : il est né le jour anniversaire de la naissance de Frédéric Guillaume IV, roi de Prusse.

Nous avons là la nouvelle version. L'ancienne version a été censurée par Elisabeth Nietzsche. On la trouve dans le texte établi par Colli et Montinari, publiée dans l'édition des *Œuvres complètes* par Gallimard. Ce texte est violent et ne ménage pas la sœur et la mère de Nietzsche. Ainsi, par exemple, on peut lire :

« Je suis un noble polonais pur sang ; dans mes veines, pas une goutte de sang mauvais et surtout pas de sang allemand.

Quand je cherche mon plus exact opposé, l'incommensurable bassesse des instincts, je trouve toujours ma mère et ma sœur – me croire une parenté avec cette canaille serait blasphémer ma nature divine.

La manière dont jusqu'à l'instant présent ma mère, et ma sœur me traitent, m'inspire une indicible horreur. C'est une véritable machine infernale qui est à l'œuvre et cherche avec une infaillible sûreté le moment où l'on peut me blesser le plus cruellement – dans mes plus hauts moments... car aucune force ne permet alors de se défendre contre cette venimeuse vermine.

La proximité physiologique rend possible une telle disharmonie *praestabilita*... (disharmonie pré-établie).

Mais j'avoue que mon objection la plus profonde contre l'« éternel retour », ma pensée proprement « abyssale » c'est toujours ma mère et ma sœur [...]

Toutes les notions répandues sur les degrés de parenté sont un non-sens physiologique que rien ne saurait surpasser [...] C'est avec ses parents qu'on a le moins de parenté : ce serait le pire signe de bassesse que de vouloir se sentir « apparenté » à ses parents.

Les natures supérieures ont une origine qui remonte infiniment plus haut : c'est pour leur donner naissance qu'il a fallu le plus longtemps accumuler, retenir, amasser. »⁴⁵

De plus, on retrouve dans les *Fragments posthumes*, notes non publiées de Nietzsche, des rédactions différentes. [cf. l'édition Gallimard, pp 529 à 531] Les états antérieurs compliquent la lecture de ces textes tout en les éclairant. Et à cela s'ajoutent aussi les falsifications des textes par Elisabeth Nietzsche.

⁴⁵ *Œuvre complètes*, Gallimard, trad. J-C Hémerly, pp. 248-249.

5. CRÉPUSCULE DES IDOLES, RAIDS D'UNINTEMPESTIF

“MES INTOLÉRANCES” :

INTERPRÉTER LES ALLUSIONS

Crépuscule des idoles, Raids d'un intempestif “Mes intolérances”⁴⁶.

Ce texte montre les difficultés que l'on rencontre à la lecture de Nietzsche. En effet, Nietzsche procède par allusion et allusions multiples, à tiroirs : une allusion en appelle une autre.

« Sénèque : ou le toréador de la vertu. –

Rousseau : ou le retour à la nature in *impuris naturalibus* (dans l'état d'impure nature ou dans le plus simple appareil).

Schiller : ou le claironneur moral de Säckingen.

Dante : ou l'hyène qui cherche des vers dans les tombes.

Kant : ou le *cant* (hypocrisie) comme caractère intelligible.

Victor Hugo : ou le phare sur l'océan de l'absurde.

Liszt : ou l'école de la vélocité – pour courir après les femmes.

George Sand : ou *lactea ubertas*, traduction allemande : « la vache laitière au beau style » – (c'est l'abondance laiteuse de Quintilien).

Michelet : ou l'enthousiasme qui retrouse les manches...

Carlyle : ou le pessimisme du déjeuner qui reste sur l'estomac.

John Stuart Mill : ou la clarté qui offense les yeux. –

Les frères (de) Goncourt : ou les deux Ajax rivalisant avec Homère

Musique d'Offenbach.

Zola : ou « la joie de puer ».

Il importe de rétablir le vrai sens du titre qui exprime une **violente agression** et non pas une “flânerie”.

On peut, dans une lecture rapide, considérer qu'ici Nietzsche se dégrade. Il n'est pas alors le grand philosophe du **retour éternel à l'identique**, de la **volonté de puissance**, du **nihilisme**...

On peut dire qu'ici, Nietzsche amuse ses lecteurs.

Mais on peut aussi considérer que cela fait quand même partie du travail proprement philosophique et tenter de comprendre ce que Nietzsche veut dire. Il ne s'agit pas d'un jeu gratuit avec de grands noms de la culture contemporaine, mais de la critique de la modernité par un “intempestif”. Il faut voir pourquoi ces noms sont choisis, quel est le sens des plaisanteries, des allusions.

Nietzsche nous explique que nous devons avoir une certaine méfiance à l'égard des idoles de la culture. Ces grands noms sont représentatifs de la civilisation. Ils sont autant de vaches sacrées.

⁴⁶ trad. Éric Blondel, éd. Classiques Hatier de la philosophie, pp. 68 et sq.

Voici trois exemples.

Nietzsche souligne, à propos de Victor Hugo, son point de vue sur l'homme, le poète, le symbole mythique. En ce qui concerne le poète, Nietzsche souligne l'emphase de cette poésie hyper-romantique, idéaliste, hyper-platonisante. Par ailleurs il faut se souvenir que Nietzsche est contre toutes les théories révolutionnaires, populistes, contestataires ou vaguement "de gauche" dirions-nous aujourd'hui. Derrière Victor Hugo, il y a l'hydre des idées libérales, les idées de la démocratie. Nietzsche considère Victor Hugo comme idole de la modernité, comme phénomène de la décadence. Il veut se démarquer de ce symptôme morbide de son époque. Pour Nietzsche l'intempestif, Victor Hugo symbolise l'*idéalisme* de la *morale* révolutionnaire.

C'est la même chose pour George Sand. Elle est républicaine (on dirait aujourd'hui de gauche). Elle est idéaliste, militante, pionnière de la lutte féministe. Il appelle George Sand la vache laitière. Il fait allusion à la féminité prétendue de George Sand (Aurore Dupin). Elle se faisait passer pour un homme, elle a combattu pour les droits de la femme à son époque. Elle a aussi une « abondance laiteuse », une facilité d'écriture qui est douce comme le lait. En Allemagne, la vache laitière ou non est un animal placide et imbécile. Par là Nietzsche représente sa lutte anti-démocratique.

De même Zola est attaqué comme symbole. Selon Nietzsche, il se complaît dans la souillure, l'ordure. Zola attaque la corruption, l'immoralisme à l'époque du Second Empire. Il a raconté l'histoire d'une famille de l'époque : les Rougon-Macquart. Nietzsche critique en particulier *La joie de vivre*, un des romans de la saga des *Rougon-Macquart*. Nietzsche récuse, chez Zola, une complaisance dans l'étude de la corruption et de la maladie et combat son militantisme politique (qui culminera plus tard lors de l'affaire Dreyfus). Dans un *fragment posthume*, Nietzsche qualifie Zola de Gorgone, calembour sur la joie de puer du Gorgon(e)zola.... Les gorgones étaient des monstres horribles, avec leur chevelure de serpents, leurs dents de sangliers et des ailes d'or. Les gorgones changeant en pierre quiconque les fixait. Elles étaient trois sœurs : Sthéno, Euryalè et Méduse.

Ainsi Nietzsche se démarque de ce qui faisait fureur en son temps : les symboles philosophiques, littéraires, politiques, religieux qui étaient déterminants.

6. LA VOLONTÉ DE PUISSANCE :
ÉLÉMENT DÉTERMINANT DE L'INTERPRÉTATION.

« La volonté fondamentale de l'esprit – ce quelque chose qui commande, et que le peuple appelle « l'esprit » veut *être* maître et seigneur en lui et autour de lui, et *sentir* qu'il est le maître : il a la volonté de ramener la multiplicité à la simplicité, une volonté qui garrotte, qui dompte, une volonté tyrannique et véritablement dominatrice. »⁴⁷

Il faut remarquer l'importance capitale des déterminations affectives. Le sentiment de puissance est l'élément fondamental de l'interprétation ou encore de la volonté de puissance.

Les besoins et les facultés de « l'esprit » sont les mêmes que ceux que les physiologistes attribuent à tout ce qui vit, croît et multiplie.

« La faculté qu'à l'esprit de s'approprier ce qui est étranger se révèle dans un penchant vigoureux

- à rendre le nouveau semblable à l'ancien ;
- à simplifier le multiple ;
- à ignorer ou à évincer l'absolument contradictoire.

de même qu'arbitrairement, il souligne avec plus d'insistance, met en relief, falsifie à sa convenance certains traits et lignes de ce qui est étranger, de tout segment de « monde extérieur ».

« En cela, son intention vise l'incorporation « d'expériences » nouvelles, l'invention de choses nouvelles dans des arguments anciens, – la croissance donc ; plus précisément encore les sentiments de force accrue [...]

Tout cela est en proportion du degré de la faculté d'appropriation de l'esprit, de sa faculté de digestion. »

Car c'est bien à un estomac que l'esprit ressemble le plus.

L'esprit a la faculté de tromper, de dissimuler, de se métamorphoser comme Protée.

« L'esprit y jouit de la multiplicité de ses masques, de sa rouerie, il y jouit également de son sentiment de sécurité.

Il y a volonté d'apparence, de simplification, de masque, de manteau, de surface (toute surface est manteau).

⁴⁷ Cf. *Par-delà Bien et Mal*, traduction et présentation de P. Wotling, éd. GF-Flammarion, pp. 204-296 et notes pp. 346 et sq.

Il y a aussi : ce penchant sublime de l'homme de connaissance qui veut aborder les choses de manière profonde, multiple, radicale. C'est une espèce de cruauté de la conscience et du goût intellectuel. Voilà les libres esprits avec leur débauche de probité.

« Nous ermites et marmottes » dans la recherche de la vérité nous décelons ce qui dilate notre orgueil, le faste verbal, la poussière dorée du mensonge. Il nous faut rétablir l'homme nature, le texte terrible et fondamental de l'*homo natura*.

« C'est-à-dire retraduire l'homme en nature ; vaincre les nombreuses interprétations et distorsions de sens dictées par la vanité et l'exaltation que l'on a jusqu'à présent griffonnées et peintes sur cet éternel texte fondamental de l'*homo natura* ; faire en sorte qu'à l'avenir l'homme regarde l'homme en face, comme aujourd'hui déjà, endurci par la discipline de la science. »

(Nietzsche souligne la qualité de dressage psychologique apporté par la science)

« L'homme regarde l'autre nature en face, avec des yeux d'Œdipe qui ignorent l'épouvante et des oreilles d'Ulysse qui se bouchent, sourd aux accents charmeurs de tous les vieux oiseleurs métaphysiques qui ne lui ont que trop longtemps joué cet air de flûte : tu es plus ! tu es plus élevé, tu es d'une autre provenance ! »

Il se peut bien que ce soit une tâche insensée mais une tâche – [...] Pourquoi avons-nous choisi cette tâche, pourquoi avons-nous choisi la connaissance ?

Les oiseleurs métaphysiques ont trop longtemps joué des airs de flûte pour nous ensorceler, comme Papageno dans *La flûte enchantée*. Les dieux, la philosophie, la musique même sont complices dans une entreprise de pièges concernant l'idée de l'homme. Cette idée de l'homme a été idéalisée. Des escrocs ont présenté une idée surnaturelle de l'homme au lieu de montrer sa réalité.

Nietzsche à travers les images utilisées (Protée, l'oiseleur, Œdipe, Ulysse) présente les choses d'une façon non-conceptualisée, mais métaphorique, plurielle, policée.

7. *GAI SAVOIR* : UNE LECTURE GÉNÉALOGIQUE

[Le *Gai Savoir*, Préface, § 4, présentation et traduction par Patrick Wotling, éd. GF-Glammarion]

La lecture généalogique est fondée sur la saisie de l'opportunité et sur le sentiment de pudeur.

Le gai savoir passe par la souffrance. Cette souffrance réside dans la situation où la philosophie occidentale et la religion chrétienne nous emprisonnent. Le monde est double : **sensible** avec sa souffrance,

intelligible où nous sommes délivrés de nos souffrances. Aussi devons-nous tendre vers cet au-delà et condamner ce monde matériel-ci.

Nietzsche, lui, nous libère de cette vision platonico-chrétienne de la vie et de l'existence et par là nous retrouvons **la grande santé et la joie de vivre**.

Le gai savoir auquel on parvient alors témoigne de cette grande santé. On porte un regard neuf et nouveau sur tout. On vit et on aime d'une autre manière. Alors on peut lire Nietzsche avec des yeux, des sens renouvelés.

« On revient régénéré de tels abîmes [...] avec un goût plus fin de la joie, avec une langue plus délicate pour toutes les bonnes choses, avec des sens plus joyeux, avec une seconde et plus dangereuse innocence dans la joie, à la fois plus enfant et cent fois plus raffinée qu'on ne l'a jamais été auparavant. » [§ 4, p. 31]

Ce livre respire la reconnaissance d'un homme qui guérit. On y découvre une expérience vécue. Le livre

« est fait d'arrogance, d'inquiétude, de contradiction, de temps d'avril [...] il rappelle constamment aussi bien la proximité de l'hiver que la victoire sur l'hiver. »

Il y a un **rapport important entre santé et philosophie**. Le réveil d'une période de maladie conduit à l'accession à la santé.

« Dans toute activité philosophique, il ne s'agissait absolument pas jusqu'à présent de « vérité », mais de quelque chose d'autre, disons de santé, d'avenir, de croissance, de puissance, de vie... »

Les réponses de la philosophie sur les valeurs de la vie, constituent des symptômes du corps.

Maintenant c'est l'ivresse, l'explosion de sentiment de puissance de très haute intensité. C'est un sentiment de puissance : on passe de l'impuissance à la puissance.

Il y a un primat de l'affectivité sur la rationalité et la discursivité. C'est le départ, comme pour la haute mer. Il n'y a plus de repères. Il ne faut pas se tourner vers un contenu de la vérité, mais vers une signification généalogique de cette pensée dite vraie.

L'unité de l'homme doit être son terme.

« Nous ne sommes plus libres, nous philosophes, de séparer l'âme du corps, comme le peuple le sépare ; nous sommes encore moins libres de séparer l'âme de l'esprit [...] Nous devons constamment enfanter nos pensées à partir de notre douleur et leur transmettre maternellement tout ce qu'il y a en nous de sang, de cœur, de feu, de plaisir, de passion, de torture de conscience, de destin, de fatalité. »

La douleur nous approfondit.

« Seule la grande douleur, cette longue, lente douleur qui prend son temps, dans laquelle nous brûlons comme sur du bois vert, nous oblige, nous philosophes, à descendre dans notre ultime profondeur et à nous défaire de toute confiance, de toute bonne bonté d'âme, de tout

camouflage, de toute douceur, de tout juste milieu [...] Je doute qu'une telle douleur s'améliore –, mais je sais qu'elle nous approfondit [...] On ressort en étant un autre homme, avec quelques points d'interrogation de plus, [...] avec la volonté d'interroger désormais davantage, [...] plus méchamment. [...] La confiance dans la vie s'est évanouie, la vie elle-même est devenue problème – que l'on n'aille pas croire toutefois que cela nous ait nécessairement rendus sombres ! Même l'amour de la vie est encore possible, – on aime seulement de manière différente. C'est l'amour pour une femme qui suscite des doutes. » [§ 3]

Le Gai savoir [premier livre, § 26, (p. 88)]

« Vivre – cela veut dire : repousser continuellement loin de soi quelque chose qui veut mourir.

Vivre – cela veut dire : être cruel et impitoyable envers tout ce qui chez nous faiblit et vieillit et pas uniquement chez nous.

Vivre – cela veut dire donc être sans pitié envers les mourants, les misérables et les vieillards ? Être constamment un assassin ?

Et le vieux Moïse a pourtant dit : « Tu ne tueras point » »

Le Gai Savoir, Préface, § 3, (p. 30)

« Vivre – cela veut dire pour nous, métamorphoser constamment tout ce que nous sommes en lumière et en flamme, et également tout ce qui nous concerne, nous ne pouvons absolument pas faire autrement. »

La grande douleur est l'ultime libératrice de l'esprit, elle enseigne le grand soupçon.

« On revient régénéré de tels abîmes [...] avec un goût plus fin de la joie, avec une langue plus délicate pour toutes les bonnes choses, avec des sens plus joyeux, avec une seconde et plus dangereuse innocence dans la joie, à la fois plus enfant et cent fois plus raffiné qu'on ne l'a jamais été auparavant. »

Nietzsche présente également la relation de l'art et de la philosophie.

L'art est le modèle de tout questionnement philosophique.

L'analyse philosophique de l'art a toujours privilégié le point de vue des spectateurs sur le point de vue du créateur.

Toute l'esthétique nietzschéenne se fonde sur le renversement de cette perspective. C'est seulement dans la perspective du créateur, de l'artiste, que l'art peut se comprendre et qu'il livre son sens véritable.

Dans la préface du *Gai Savoir* [§ 4], Nietzsche déclare [p. 32] :

« Lorsque nous avons encore besoin d'un art, nous qui guérissons, c'est d'un autre art – d'un art espiègle, léger, fugace, divinement serein, divinement artificiel qui, telle une flamme claire, s'élève en flamboyant dans un ciel sans nuage ! Et surtout : un art pour artistes, seulement pour artistes ! »

La gaieté d'esprit, **la belle humeur** est la première et nécessaire condition. Hommes de savoir, il faut **apprendre** à oublier, **à ne pas savoir** ! Voilà la condition pour savoir.

Nietzsche attire aussi notre attention sur l'instant d'exception, l'instant magique qui nous permet une lecture et un regard d'artiste sur l'œuvre qui nous est présentée. On trouve cela développé par exemple au § 339 "*Vita femina*" dans le *Gai Savoir*.

« Voir les suprêmes beautés d'une œuvre – pour cela, tout le savoir et toute la bonne volonté ne suffisent pas ; il faut les hasards heureux les plus rares pour que se dissipe pour nous le voile de nuages qui enveloppe ces sommets et que le soleil brille sur elles de tous ses feux.

Il ne suffit pas que nous nous trouvions juste au bon endroit pour voir ce spectacle : il faut que notre âme même ait dissipé le voile qui enveloppait ses sommets et qu'elle ait besoin d'une expression et d'une image extérieures comme pour trouver un appui et rester maîtresse d'elle-même.

Mais il est si rare que tout cela soit réuni à la fois que je serais tenté de croire que les suprêmes sommets de tout ce qui est bon, que ce soit œuvre, action, homme, nature, ont été jusqu'à présent pour la plupart, et même pour les meilleurs, quelque chose de caché et de voilé : – mais ce qui se dévoile à nous se dévoile à nous une seule fois ! [...]

Le monde regorge de belles choses, mais il est malgré tout très pauvre en beaux instants et en dévoilement de ces choses. »⁴⁸

Aussi la vie se comporte-t-elle comme une femme : elle se drapé dans un voile brodé d'or de belles possibilités, riche en promesses. Elle est pudique, séductrice, moqueuse, compatissante.

Nietzsche, en conclusion de cette Préface, souligne :

« Nous ne croyons plus que la vérité reste la vérité si on lui ôte ses voiles. [...] On devrait tenir en plus haute estime la pudeur avec laquelle la nature s'est cachée derrière des énigmes et des incertitudes chamarrées. Peut-être la vérité est-elle une femme qui a de bonnes raisons de ne pas laisser voir ses raisons ? [...]

Les Grecs s'y connaissaient pour ce qui est de vivre ; chose pour laquelle il est nécessaire de s'arrêter courageusement à la surface, au pli, à la peau, d'adorer l'apparence, de croire aux formes et aux sons, aux mots, à tout l'Olympe de l'apparence !

Ces Grecs étaient superficiels... par profondeur ! »

⁴⁸ *Gai Savoir*, § 339.

Cette manière de vivre doit se trouver également dans notre manière de lire Nietzsche.

MENU DE NAVIGATION

en mode plein écran dans Adobe Reader

Déplacez la palette du sommaire ci-dessous en la saisissant par la barre du haut et redimensionnez-là à l'aide du coin en bas à droite.

**Cette palette vous permet de vous reporter aux têtes de chapitres.
Ne la fermez pas !**

Le présent menu se trouve en dernière page

Comment lire ce document ?

utilisez les raccourcis clavier

Avancer d'une page :

(sauf depuis cette page)

clic ou ↵ (entrée)

Reculer d'une page :

ctrl + clic ou
↑ + ↵ (maj + entrée)

Sortir et quitter :

(en haut à gauche du clavier)

esc (escape)

- ✓ La main ou le pointeur doivent se trouver **dans l'espace de la page**
- *et non dans le sommaire* - pour que ces raccourcis fonctionnent.

Vous pouvez également utiliser le petit navigateur en bas à droite du clavier :



Cliquez sur les liens ci-dessous pour :

! ou utilisez les raccourcis clavier :

Imprimer des pages

ctrl + p

Reprendre la lecture

à la page que vous venez de quitter

) **Commencer la lecture ...**

Le mode plein écran est un affichage de lecture.

Pour effectuer des recherches dans ce document, utiliser le zoom ou prendre des notes de marge, il est conseillé de passer en affichage standard : appuyez sur la touche **esc** de votre clavier.

Ce menu s'adresse aux personnes non familières de la lecture écran. Les initiés de la navigation clavier pourront se servir de tous les raccourcis habituels.